



LE CHANOINE MOREL
Curé de Chevières

M. l'Abbé MOREL

Curé de Chevrières

INTRODUCTION

Le 28 novembre 1920, à la reprise des séances mensuelles de la *Société historique de Compiègne*, si longtemps interrompues par la terrible guerre allemande, M. Raymond Chevallier, président, nous rappela, en termes émus, les vides nombreux et cruels que la mort a creusés dans nos rangs. Il a payé, comme une dette sacrée, le tribut d'éloges le plus juste et le mieux mérité à tous les chers disparus, dont la perte laisse parmi nous tant de légitimes regrets.

À propos de deuils moins douloureux, ou moins sensibles, Tacite avait dit : « N'est-ce pas un antique usage de transmettre, à ceux qui viendront après nous, les actions et les traits des hommes qui se sont distingués ? » Or, dans les places laissées vacantes ici, celle de l'érudit chanoine Morel ne fut-elle pas prépondérante ?

Il me semble que nous nous en voudrions tous de ne point préserver de l'oubli le nom de cet éminent confrère, qui a illustré notre Compagnie et le Diocèse, par des ouvrages d'histoire locale, à bon droit

remarqués dans le monde des archéologues. J'en atteste M. Francis de Roucy; il lui a rendu ce témoignage des plus flatteurs, inséré dans le procès-verbal de la séance du 21 juin 1892 :

« Entre tous les laborieux se distingue l'abbé Morel qui, pour appartenir au Clergé séculier, n'en a pas moins l'étoffe d'un docte bénédictin. Ses recherches continues sur les traditions du Moyen-âge, ses commentaires des vieilles chartes des anciens diplômes, nous ont valu, de sa part, des communications du plus sérieux intérêt et dont plusieurs, reproduites aux réunions des Sociétés savantes de la Sorbonne, lui ont mérité de bien légitimes encouragements. »

A force de patience, devenu paléographe avisé, l'abbé Morel se délectait dans l'étude du passé et des hautes leçons dont l'historien tirait profit. Nous n'avons jamais eu qu'à lui multiplier nos sincères félicitations sur son grand appétit des chartes. Elles sont l'évangile de l'histoire, qu'on a définie une « résurrection ». Le passé, en effet, doit y revivre, autant que nos connaissances le permettent, dans son intégrité. Mais, trop souvent, n'a-t-elle pas été une « conspiration contre la vérité » ou certains personnages ?

Nous devons bénir la mémoire du confrère, actif et infatigable chercheur, qui donnait la notion exacte du fait par le document. Il rentrait bien dans les idées d'un des vénérés évêques de Beauvais, Mgr Douais, qui le tenait en haute estime. Cet ancien professeur émérite de l'Institut catholique de Toulouse n'avait-il pas fait une allocution sur *l'excellence du docu-*

ment, devant un groupe de chartistes, exactement de toute la promotion de 1897, visitant l'hôtel toulousain d'Assézat ?

Dans toutes les pages qu'il a laissées, l'abbé Morel est un des érudits et des historiens sortis des rangs du Clergé, dont les œuvres s'imposent à l'attention du monde savant par sa méthode et sa critique. Chercheur intrépide, il a exploré les richesses de nos bibliothèques ou de nos archives, et, par les renseignements qu'il en a tirés, avec une puissance de travail peu ordinaire, ses études sont d'une précision et d'une rigueur dignes de la science historique. Il ne pensait pas autrement que Pascal, qui disait : « L'histoire de l'Eglise doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. » Dans l'abondante et magistrale série de ses travaux, il s'en tira toujours à l'honneur du vrai, avec une exactitude si minutieuse dans les références, que rien n'a été critiqué de ce que son activité historique y a mis de personnel. Il voyait, sous le voile des temps antiques, la Religion, dont il fut le digne ministre, et la Patrie des vieux âges, dont le beau caractère est une des gloires de l'humanité, « sachant toujours allier l'idée religieuse à celle du patriotisme ».

C'est une remarque très fondée de M. le président Sorel, pour qualifier toute la vie de l'abbé Morel. Lui-même, du reste, l'avait affirmé, il voulait adjoindre à l'amour de Dieu, l'amour de l'Eglise et de la France, qui sont les deux mobiles des nobles actions. Il aimait à étudier le passé parce qu'il offre à notre temps des

leçons de vertu, de travail et d'honneur. C'est ainsi, par exemple, qu'en cherchant à rendre tout ce qu'il est possible de vie aux événements de jadis, il empêcha les *Écoles primaires religieuses* d'autrefois, dans notre région, de rester, comme d'aucuns le prétendent, des entités chimériques.

Grâce à ses multiples investigations, si patientes et si consciencieuses, qui furent aussi bien le délassement que l'occupation de toute son existence, *in labore requies*, sa réputation s'est vite répandue au delà de notre contrée. Lorsqu'on parlait de ses études savantes, c'était pour indiquer combien l'on appréciait leur probité, leur valeur et le talent spécial de leur auteur. La *Société historique* de Compiègne en eut, presque sans exception, la primeur et fut heureuse de bénéficier longtemps des trésors de son érudition. Il ne cessa qu'à la mort de les lui prodiguer, avec un dévouement passionné, car il tenait à elle par toutes les fibres de son âme. Après lui avoir apporté, durant 44 ans, le plus fertile concours, il lui a légué son œuvre posthume, l'*Histoire de Chevières*, avec les vingt-cinq cartons de notes manuscrites, classées mais à inventorier, qui forment un recueil ou un fonds précieux sur nos pays. Ils disent assez que la méthode de travail de l'infatigable chercheur semble avoir été d'*engranger* des documents. A lui pourrait s'appliquer cette phrase du panégyrique de Mgr Douais, lu par M. le chanoine Auriol, à la Société archéologique du Midi, à Toulouse, le 27 avril 1895 : « Avant tout, avec l'intransigeance

d'une conscience servie par une volonté inflexible et une dévorante activité, il ne voulut que recourir aux sources et découvrir des textes. De là sa rigoureuse exactitude en tous ses travaux ».

L'abbé Morel a étudié l'histoire avec les matériaux, comme il faisait de la botanique avec les plantes. Par ses innombrables notes écrites au hasard des trouvailles, dans les bibliothèques et les dépôts d'archives, il ferait pardonner à Courajod sa mauvaise humeur contre les amasseurs de fiches et les collectionneurs de bouts de papier... Son œuvre d'historien n'était pas achevée, à en juger par les notes innombrables qu'il a accumulées dans ses 25 portefeuilles. Il y a là de quoi satisfaire la curiosité et augmenter encore, chez chacun de nos concitoyens, l'amour de son pays natal ou de la petite patrie. La faire connaître, n'est-ce pas la faire aimer ?

En l'abbé Morel l'*ecclésiastique* était aussi honoré et considéré que le *savant*. A tous les points de vue, ce prêtre si digne et méritant fut profondément estimable, je dirai même, plus exactement, vénérable et vénéré, comme le *justum ac tenacem propositi virum* (Horace) du poète antique, pour sa personne et son caractère. Dans notre clergé, c'était une figure d'une physionomie à part. Sa fermeté et son mérite réel nous apparaîtront dans la suite de ce récit, en nous apprenant comment est devenu *quelqu'un, nec pluribus impar*, ce très regretté confrère et ami, que nous aimions à dénommer le *bénédictin de Chev-*

vrières. Son nom demeure, pour ainsi dire, identifié avec celui de sa paroisse, où, comme parmi nous, son souvenir restera inoubliable. Ce surnom, d'ailleurs, dû à son incroyable puissance de travail, n'était pas pour lui déplaire de son vivant, et, somme toute, si l'on veut savoir quelle fut la note directrice de tout son labeur, elle se trouve dans les deux textes sacrés qu'il imprima lui-même sur ses *ex-libris* :

Cor sapientis querit doctrinam (*Prov.*, XV, 14).
Attende lectioni et doctrinæ. *I Tim.*, IV, 15.

La première citation est devenue l'épigraphie de son tombeau.

Toute sa vie n'a été qu'un hymne au travail et à la vertu, et l'on pourrait appliquer, comme épigraphe à la collection de ses nombreuses productions, ce verset du psaume 76^e : « *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*. J'ai pensé aux jours anciens, ayant les années éternelles dans l'esprit... » Et de fait, les travaux de l'homme ne sont vraiment utiles que s'ils sont conçus et accomplis sous l'angle de l'éternité.

Malgré la difficulté de la tâche pieuse, qui me cause encore quelque appréhension — celle de retracer l'œuvre du bon abbé Morel — j'ai dû accepter de l'extrême bienveillance de notre cher président la consolation d'offrir à un affectionné confrère l'humble hommage de cette bio-bibliographie.

J'accomplis un devoir d'amitié en la déposant, trop tardivement à mon gré, sur sa tombe vénérée, comme une palme d'honneur et de reconnaissance de la Société historique tout entière.

PREMIÈRE PARTIE

Biographie

CHAPITRE I^{er}

Son enfance. — Ses humanités.

L'abbé Emile-Epiphanius Morel, est né, le 30 septembre 1842, sur les confins de la Picardie, à Plainville, canton de Breteuil (Oise), de parents d'une situation très modeste, mais chrétiens de vieille souche. Son père avait échangé la profession de vigneron, exercée jadis par ses ancêtres, au Cardonnois, canton de Montdidier (Somme), contre le métier de saint Crépin. Sa mère, Marie-Madeleine Sénéchal, qui finit ses jours à Chevrières, le 13 avril 1893, entourée de la piété filiale la plus dévouée, était fille d'un berger d'Ansauvillers (Oise).

De bonne heure l'enfant manifesta un goût très prononcé pour la lecture. Il dévorait les livres avec une satisfaction marquée; il ne connut que ce plaisir dans le recueillement du foyer domestique, où il grandit. Ses récréations favorites étaient les cérémonies du culte, qu'il aimait à reproduire, en son particulier, sous le toit paternel.

Ce fut une des manifestations enfantines de sa vocation prononcée pour le service de Dieu. L'autel l'attirait vraisemblablement. Souvent, cet attrait de l'enfance est

une faveur du ciel et un appel secret ou lointain, d'une vocation sacerdotale en espérance, qui vient d'en haut. On ne se la donne donc pas à soi-même; toute âme se meut sous la conduite d'une bonne et sainte Providence, qui déduit des germes de la nature et de la grâce nos vertus et notre gloire.

Il est des esprits qui s'attardent en leurs premiers mouvements, et dont on ne peut prendre la mesure qu'à un certain âge. Le jeune Morel, lui, déjà grave dès sa petite enfance, se révéla par la forme de son application et la rapidité de ses développements intellectuels.

En 1854, sa paroisse natale avait à sa tête un prêtre distingué, l'abbé Denant. Le regard clairvoyant et le cœur dévoué de ce digne curé de campagne devinèrent vite, dans l'enfant du catéchisme qui voulait s'instruire, une riche nature, une âme d'élite, dont il fallait s'emparer au nom du Seigneur. Ce ne fut pas sans bonheur qu'il la cultiva. Le presbytère devint son école et le premier théâtre de sa vie studieuse; il y commença à décliner *Rosa, Dominus* et y reçut assez de leçons de latin, durant un an, pour entrer en sixième au Petit-Séminaire de Saint-Lucien, près Beauvais, au mois d'octobre 1855.

Ses habitudes d'application au travail intellectuel déjà tenace ne firent que s'accroître. Il trouva dans notre noviciat clérical la direction paternelle et intelligente qui s'y est perpétuée et nous fait éprouver pour ce berceau de notre enfance ecclésiastique une inaltérable affection.

M. Thorel, décédé doyen du Chapitre, achevait ses années de supériorat; il fut remplacé par M. Bessière et M. Catel, l'éminent supérieur dont je ne saurais manquer de saluer, une fois de plus, la belle figure. Il nous apprit à garder, dans un cœur reconnaissant, la tendre et affectueuse mémoire de ceux qui furent nos pères en Dieu.

Quelle joie M. Morel prenait plus tard aux réminiscences de nos maîtres ou de ses compagnons du temps heureux de Saint-Lucien ! Comme il se plaisait à en rappeler, dans l'intimité, les anecdotes piquantes et les aimables plaisanteries d'amis d'alors, ses émules de classe plutôt que ses rivaux, durant ces années de fraternité d'études !

Les succès du laborieux élève, pendant la durée de ses humanités, furent nombreux et continus. J'en ai été le témoin édifié; aussi puis-je certifier qu'il resta constamment ce que nos professeurs appelaient un bon élève et ses condisciples un *fort*. Il luttait hardiment contre les plus brillants et avait un esprit chercheur, avec lequel ses camarades devaient compter. Le Registre des Bulletins de chaque trimestre d'alors fait foi de la parfaite régularité de sa conduite, de sa piété sincère et de son vif amour du travail : heureux présage pour l'avenir ! Les palmarès du Petit-Séminaire nous le montrent remportant un second prix d'examen semestriel, en rhétorique, malgré l'état maladif dont il souffrit assez souvent et qui nuisit longtemps à ses études.

Mais sa ténacité et son énergie de caractère, dans un corps frêle, lui firent prendre le dessus en tout et il vérifiera plus tard cette parole quasi proverbiale, sinon prophétique : « L'enfant est le père de l'homme », ou bien encore, comme l'a dit Victor Hugo : « L'homme s'explique par l'enfant qu'on a été ». Un autre des immortels de l'Académie française trace le même horoscope par ces mots : « L'homme, dirait-on, a sa statuette dans l'enfant » (J. Claretie).

L'un des rares survivants de cette époque, avec une différence de trois cours au-dessous de celui de l'abbé Morel, j'ai été son petit camarade et j'ai vu, durant les années de Saint-Lucien, parfois ses forces physiques s'altérer, quoique sans gravité inquiétante, mais toujours gênante pour le studieux élève. Cet état maladif, résultant d'une croissance rapide, nécessitait alors des ménagements. Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ce détail de sa vie d'étudiant; cependant, je ne dissimulerai pas que je me sentis ému en trouvant, même à une distance bien longue de dix lustres, une lettre, sans date, d'une encre jaunie par le temps, écrite à cette époque, de la main du bon curé de Plainville. Il exhortait paternellement le jeune adelphe qu'il avait discerné, avec l'espoir de s'assurer après lui un successeur, à modérer son ardeur, quand, pour tant d'autres, il eut fallu plutôt les stimuler...

L'abbé Morel a conservé cet autographe très soigneusement, comme une relique

précieuse, dans son vieux calepin intime, avec d'autres souvenirs très chers à son cœur. En voici le texte :

« Mon petit Phanius, je suis heureux que ta santé, loin de devenir mauvaise, semble s'améliorer. Tes parents et moi nous nous en réjouissons : puisse-t-elle se consolider tout à fait et te permettre de faire tes études sérieusement, sans entraves et avec toute la piété des enfants de Dieu. C'est une grâce du Seigneur, mon enfant ; remercie-le de ce qu'il veut bien te l'accorder. Prends garde seulement de ne pas abuser du peu de force qu'il te laisse. Il faut, mon enfant, nager entre deux eaux. Il y a, dans l'Écriture Sainte, une excellente parole qui est celle-ci : *oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*. Je connais bien des gens qui interpréteraient mal ces paroles ; mais toi, tu dois les comprendre ainsi : le trop de bien est ennemi du bien. Celui qui court trop vite s'expose à tomber ; mais aussi celui qui ne va qu'à pas comptés ne va pas trop vite. N'allons ni trop vite, ni trop lentement, marchons comme il faut marcher.

« Quant à la piété, je ne t'en parle pas, parce que tu penses que c'est le principe et la fin de tout. J'irai te voir sous peu. Ton curé qui t'aime : Denant. »

En octobre 1860, E. Morel fut admis au Grand-Séminaire de Beauvais, pour achever de s'orienter vers le sanctuaire et d'en gravir les degrés, suivant l'attrait prononcé de son âme. Il y resta jusqu'au 1^{er} janvier 1862, et, à cette date, devint professeur de sixième au Petit-Séminaire de Saint-Lucien, tout en se disposant au sacerdoce. Durant les années bénies des cours de philosophie et de théologie, qui conduisent à la prêtrise, l'abbé Morel eut l'occasion de montrer de mieux en mieux

sa grande aptitude pour l'acquisition de la science ecclésiastique, dont il paraissait de plus en plus avide. Aussi, après l'examen canonique, fut-il, sans hésitation, quoique ayant seulement 23 ans, jugé digne de monter à l'autel, avec dispense d'âge. Cette faveur prématurée, fort honorable pour l'élu, est un témoignage de l'estime de son évêque et de ses supérieurs ecclésiastiques.

CHAPITRE II

Prêtrise (1865). Premières années de ministère : à Pierrefonds (1865 et 1866), et à Jonquières (1866-1872).

Il reçut la consécration sacerdotale, à Beauvais, des mains de Mgr Gignoux, le 8 octobre 1865, dans la chapelle du Grand-Séminaire, devenu aujourd'hui le lycée Jeanne-Hachette de jeunes filles. Le vénéré prélat, à qui le nouveau prêtre avait dit : *Obedientiam ac reverentiam promitto*, lui assigna comme première étape de sa vie pastorale, le vicariat de Pierrefonds. C'est là, qu'à peine revêtu de la dignité du sacerdoce, l'abbé Morel employa d'abord les saintes ardeurs de sa jeunesse et les ressources de son intelligence, en secondant le pasteur de cette paroisse, l'abbé Sohier, un vétérana, homme de valeur mais de santé débile, usé par les fatigues et par l'âge. Le tact et le dévouement avec lesquels le jeune vicaire s'acquitta de sa mission prouvèrent que ses goûts pour l'étude ne l'empêchaient pas de s'adonner de tout cœur au ministère paroissial, d'al-

ler visiter ses braves gens, exhorter les malades, faire le catéchisme aux enfants, en un mot, ranimer et entretenir les habitudes chrétiennes dans son troupeau.

Esprit sérieux et solide, il puisait toujours la science sacrée aux grandes sources, ne laissant passer aucune difficulté sans solution. Il avait déjà sa personnalité et donnait toujours le plus bel exemple de la soumission avec laquelle on doit s'incliner quand la vérité se révèle à nous. Il avait exploité avec ardeur la mine incomparable de la Sainte Ecriture, pour y trouver l'or pur de la vérité divine. Dans la Bible, qu'il rêvait de lire en son texte original, en étudiant la langue hébraïque, il aimait à voir l'éclat de la splendeur éternelle, le miroir sans tache de la majesté souveraine, la lumière toute pure de la clarté du Tout-Puissant. Il se nourrissait de la lecture assidue des Saints Livres et de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui lui furent toute sa vie un fonds inépuisable de doctrine. Nous dirons plus loin l'encouragement que lui donne son évêque à ce sujet.

M. Sohier étant mort le 15 mars 1866, l'abbé Morel demeura auprès de son successeur, M. Vasseur, ancien curé d'Espaubourg, et fut pour lui un dévoué collaborateur. « Il sera bon père pour vous, mon très cher enfant, lui écrivait Mgr Gignoux, le 24 mars 1866, et, de votre côté, vous serez avec lui comme un fils avec son père, c'est-à-dire plein de docilité, d'attentions, de dévouement. Puisse votre santé suffire à tout !... »

Telle fut la ligne de conduite que le

consciencieux auxiliaire des curés de Pierrefonds suivit invariablement, à la grande edification de tous.

De cette première étape de sa vie l'abbé Morel ne parlait jamais que comme d'un souvenir agréable, mais de courte durée, auquel se mêlait le seul regret d'avoir vu mourir son père au début d'un ministère très actif dans ce bourg célèbre.

Le jour de la Toussaint 1866, il prit possession de la succursale de Jonquières, canton d'Estrées-Saint-Denis, à laquelle il ne fut encore, pour ainsi dire, que prêtre. Il y passa, en effet, seulement six ans, entouré de l'affectueuse estime de ses paroissiens, ravis d'avoir au milieu d'eux, et croyant le posséder longtemps, un zélé pasteur, d'apparence un peu froide de prime abord, mais dont l'accent de foi antique se dégageait de toutes ses exhortations.

Il n'était pas un prédicateur à grands effets; il lui aurait plutôt manqué ce que les rhétoriciens appellent l'extérieur oratoire. Toutefois, sa prédication fut toujours appropriée au genre que Cicéron appelle la popularité du langage. *Delector quod non discedit a communi more oratorum*. Solide plus qu'onctueuse, sa parole s'imposait avec autorité; toujours claire, nourrie de la Sainte Ecriture, éminemment pratique, elle entra dans les cœurs d'une manière qui y portait la conviction. Quand il scandait certaines phrases, de style simple et noble, précises, pénétrantes, pittoresques parfois, ou incisives comme ces dards qui s'enfoncent et res-

lent solidement fixés (1), on aurait dit qu'il voulait faire entrer la vérité, non à coups de marteau, mais par le simple raisonnement d'une âme qui aimait le Seigneur et voulait le faire aimer. C'était sa manière de manifester son caractère invincible, autant qu'impitoyable, contre l'erreur et le père du mensonge, l'ennemi du genre humain.

Ainsi l'a-t-on jugé par ses substantielles allocutions dans les diverses circonstances du ministère paroissial, telles que, par exemple, les réunions du Tiers-Ordre de Saint-François, à Pierrefonds. En lui, la foi était servie par la science historique. On a dit, et c'est exact, que dans ses discours les plus pleins de verve, les traits de l'histoire locale servaient de cartes d'entrée à ses sages conseils. D'ailleurs, « dans la prédication, ce n'est pas l'homme, c'est la doctrine qu'il faut considérer ». (Saint Augustin).

Par raison d'hygiène, il avait besoin d'exercice physique au grand air pur des champs et des bois. C'est pourquoi il employait ses loisirs à herboriser. Dans sa boîte de botanique il rapporta bientôt toute la flore de la contrée et forma un herbier du département de l'Oise. La nature, qui est aussi le royaume de Dieu, lui montrait, sur son chemin, l'empreinte des adorables perfections du Créateur, dans les plantes, dans les herbes, dans la beauté des fleurs ou dans la variété des insectes

(1) *Verba sapientium sicut stimuli et quasi clavi in altum deficiunt* (Eccli, XII, 11).

qu'il collectionnait aussi, en entomologiste fervent. Son herbier est allé à l'École secondaire Sainte-Marie de Pont-Sainte-Maxence et ses tableaux de coléoptères sont entre les mains du R. P. Trilles, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, ancien vicaire général de Mgr Leroy, au Congo, et directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Le jeune curé se révélait de plus en plus esprit méthodique et classificateur émérite. Une des faces de sa personnalité était un excellent sens pratique qui se révélait par ces qualités mêmes. Dans ces conditions, « une vie, pour être bien remplie, n'a pas besoin de beaucoup d'événements. Le devoir quotidien, si simple qu'il soit, suffit à l'occuper et à l'embellir ». (H. Bordeaux).

Mais si l'âme paraissait toujours vivante, le corps, au lieu de reprendre vigueur, dans la petite Suisse de Jonquières, redevenait souvent languissant. Une espèce d'atonie, accompagnée de longues souffrances encéphaliques et de fréquents maux d'estomac, vérifiait trop sur lui-même ce qu'a dit le philosophe Sénèque : Toute santé vient de la tête. *A capite omnis valetudo*. C'est pourquoi la sollicitude paternelle de son évêque lui prescrivit un repos prolongé, qui lui était indispensable, à la maison de retraite de Domfront, où il trouva tout organisé pour le recevoir et le guérir, « de bons soins et une bonne compagnie ». (Lettre de Mgr Gignoux).

Le repos qu'on imposait à notre malade semblait, à ses yeux, devoir être pour lui

une grande fatigue. « L'oisiveté, c'est la mort », d'après Mgr Dupanloup. Mais, autant que ses forces le permirent, le travail intellectuel lui fit trouver relativement agréables les mois de sa convalescence dans ce milieu paisible. Il y découvrit un manuscrit sur parchemin, orné de délicates enluminures. Ce volume précieux et intéressant du xv^e siècle contient un office noté de saint Front, dans lequel il se délecta, passant de bonnes heures à l'analyser. Il a laissé en tête quelques pages de notes, indiquant déjà, par ce début paléographique, un goût prononcé que nous verrons se développer plus tard et s'épanouir dans ses diverses publications liturgiques ou hagiographiques, qui feront désormais les délices de toute sa vie.

Révenu à la santé, l'abbé Morel, patient liseur de textes, deviendra un auteur insatiable dont les travaux nous aident à pénétrer dans l'intimité de l'ancienne France. A Jonquières, il n'eut pas le temps de s'implanter ou de s'y enraciner; mais il fit bénir son dévouement. Sa mémoire demeure encore vivante, parce qu'autant qu'il eut de santé, il remplit de son mieux sa tâche de curé, bien convaincu que, quelles que soient nos fonctions, nous sommes prêtres avant tout : nulles d'entre elles ne nous ôtent ce caractère sacré et notre zèle serait suspect si nous ne l'avions d'abord sur nous-mêmes.

Sa dernière année de séjour à Jonquières, il avait adressé à son évêque vénéré, dans les sentiments d'une filiale déférence,

ses hommages, ses vœux de nouvel an et, en même temps, le commencement d'un choix de cantiques de sa composition. L'aimable pontife, dont la correspondance était toujours assaisonnée d'une paternelle tendresse, lui répondit entre autres choses affectueuses : « ... Courage, malgré la triste froideur qui nous environne ! Le Seigneur ne nous demande pas *curationem*, mais *curam*... Continuez de vous adonner à l'étude. C'est une grâce de Dieu que ce goût pour l'étude des Saints Livres... J'ai lu avec intérêt vos cantiques : celui qui a pour objet saint Joseph me paraît le meilleur des trois... »

Pierrefonds et Jonquières ont recueilli les prémices ou les fleurs du sacerdoce de l'abbé Morel ; une autre paroisse en récoltera les fruits. Sans changer d'horizon, Chevrières sera pour lui une troisième et dernière étape de sa vie longue et bien remplie. Nous y verrons de quelle manière il sut faire valoir les talents que Dieu lui avait confiés.

CHAPITRE III

Ministère pastoral à Chevrières et Houdancourt (1872-1919). — Le Curé et l'Erudit. — Episodes de la guerre allemande. — Mort et funérailles.

Le 1^{er} novembre 1872, six ans, jour pour jour, après son arrivée à Jonquières, l'abbé Morel fut transféré à Chevrières et chargé du double service de Houdancourt. Durant 47 ans, sur 54 de prêtrise, il con-

tinua l'œuvre bienfaisante d'une lignée d'ecclésiastiques, ses prédécesseurs, dont on peut lire les noms sur la table d'une pierre commémorative, encastrée par ses soins dans la muraille du côté sud de l'église, en face de la sacristie.

Sur cet autre théâtre de son zèle, le nouveau pasteur apportait à ses paroissiens des qualités plutôt solides et plus essentielles que brillantes. Mais quelles que soient les aptitudes spéciales d'un prêtre, ou les ressources de son intelligence, une science étendue et profonde, un talent particulier de parole nourrie d'Écriture Sainte, son ministère n'est vraiment efficace et fertile qu'autant qu'il est par-dessus tout l'homme de Dieu, *tu autem homo Dei*, a dit saint Paul.

Tel sera jusqu'au bout de sa carrière l'abbé Morel. Il arrivait, à trente ans, avec la maturité du caractère qui avait devancé chez lui les cheveux blancs, en pleine sève d'action et jeunesse d'âme. Tous l'ont vénéré, en le voyant doué de cette religieuse gravité que l'Église réclame de ses ministres « *nihil nisi grave ac religione plenum præ se ferant* ». Effectivement, sa taille imposante, sa parole accentuée et abondante, son fin sourire sous des yeux fixes, imposaient toujours l'attention et le respect. Cependant, son aspect quelque peu austère effrayait souvent les enfants à l'examen de catéchisme pour la première communion. Mais c'était un vrai plaisir, dans nos conférences ecclésiastiques, de l'entendre formuler son jugement avec un esprit avisé, en un langage ori-

ginal, qui ne rendait pas l'éloge banal, ni la critique acerbe.

Prêtre ou savant d'un abord réservé, à première vue, surtout en face des inconnus, malgré son apparente raideur, c'était, en réalité, le meilleur des hommes droits et des amis fidèles. Il montrait dans l'intimité une franche bonhomie alliée à une douce gaieté, que rehaussait la saveur d'un certain sel picard, dont il aimait à agrémenter ses remarques judicieuses.

Lorsqu'on venait au presbytère, sa conversation était un enseignement perpétuel; il montrait qu'être savant c'est très bien, mais n'est pas indispensable, et qu'être un bon prêtre, c'est mieux et tout à fait nécessaire.

Il se prêtait avec empressement à toutes les exigences de la charge pastorale, sans manifester aucun signe de chagrins impatiences, dont font preuve parfois les travailleurs assidus, lorsqu'on vient les surprendre pendant leurs heures de recueillement : ceux-là savent combien il en coûte de s'arracher à sa table de travail, de laisser un livre inachevé, d'interrompre une recherche intéressante, ou de quitter le dédale des investigations historiques...

Quand on entrait dans le sanctuaire de ses chères études, dans cette chambre qui était en même temps son cabinet de travail, où des livres s'empilaient autour de sa couche, il assujettissait ses notes et, faisant taire ses goûts particuliers, il semblait dire : Je suis à vous ! Il reprenait ensuite, avec le même calme, la même opiniâtreté solitaire et la même énergie obstinée, ses

investigations sur l'histoire de notre canton ou de la contrée, que nul mieux que lui n'a explorée à fond. Combien de matériaux n'a-t-il pas longuement et péniblement amassés, *enrangés* durant un demi-siècle ! Comme les bons moines dont il étudiait la vie, il se livrait au recueillement, à la prière et à l'étude. Il a vécu, à Chevrières, avec ses paroissiens, ses livres et Dieu, ses livres étant entre Dieu et les hommes de doux intermédiaires ! Ses livres, ai-je dit : sa maison en était tapissée. Ouvrages sur la Bible, patrologie latine complète, histoire ecclésiastique, biographies de personnages marquants, vie des saints, monographies de villes et villages, volumes d'histoires régionales se présentaient dans toutes les formes, avec les mémoires des sociétés savantes, une place d'honneur étant réservée aux Grands Historiens de France ; de nombreux dictionnaires héraldiques ou autres, diverses encyclopédies, etc. etc. entouraient son bureau de travail. Aisément l'on constatait qu'en les empilant, il s'en servait fréquemment comme de précieux outils d'étude. Auprès de sa table, à sa portée, une bibliothèque tournante lui mettait sous la main les plus familiers de ses volumes. Depuis sa mort, hélas ! que sont-ils devenus ? *Habent sua fata...*

Grandement édifiées par les qualités de l'abbé Morel, les vieilles et nobles familles des environs le reçurent avec empressement ; elles louaient et secondaient son énergie et son ardeur incomparable dans la recherche des souvenirs se

rattachant à ses deux paroisses. Les documents faisaient défaut à Chevières; mais ils affluaient au château du Fayel, en pièces originales, en chartes abondantes et importantes. Quand on en trouve une, par exemple, comme celles d'*Ansoldus de Fayel miles*, 1213, ce n'est pas d'hier. Tel le naturaliste reconstituant un fossile avec quelques fragments, l'abbé Morel est souvent parvenu à donner corps et vie à toute une période: « Les Fayel renaissent sous vos pas, lui écrivait M. de Cossé Brissac le 29 septembre 1878. Merci pour eux et pour moi. Vous reconstituez là une généalogie qui, certes, paraissait perdue. » Le dévoué député de l'Oise, héritier des titres des seigneuries de Chevières et d'Houdancourt, se félicitait de les avoir mis à la disposition de son curé et, d'ailleurs, avec une bonne grâce parfaite, l'ayant encouragé vivement, l'introduisit ensuite aux Archives nationales. Nous savons que l'abbé Morel y pénétra longtemps, par le droit de conquête le plus légitime et le plus fécond et que sa tenace persévérance y triompha de toutes les difficultés qu'offrait la lecture des chartes. Bientôt elles n'eurent plus d'énigmes pour lui.

On a dit du cardinal Lécot qu'il ne comprenait pas la science séparée de l'amitié. M. le président Sorel, M. de Marsy, M. le baron de Bonnault et tant d'autres furent bien de cet avis, comme les généreuses familles de Roberval, Harlé d'Ophove, Fouache d'Halloy, etc., dont le commerce épistolaire avec le chanoine Morel témoigne d'affections mutuelles que la mort

seule a pu rompre. Je n'ai pas vu les réponses qu'il leur adressait; mais, par la charité et la politesse exquise de ses correspondants, par leurs confidences, j'ai admiré quels sentiments d'amitié réciproque animaient leurs relations suivies. On constate surtout dans les lettres du Fayel, de M. de Cossé-Brissac, de Mme la duchesse de la Mothe-Houdancourt, de M. Renaud de Moustier, de M. le duc Hussey-Walsh... des marques de déférence cordiale et d'affection sincère, comme celle-ci: « Notre toit est toujours votre; vous êtes tellement identifié à nos chers souvenirs du passé, c'est si doux de les évoquer ensemble! Et, pour le présent, c'est encore bien intéressant de vous suivre dans vos passionnantes recherches... » (Lettre du 15 décembre 1887.)

Voilà comment la vocation historique de M. Morel s'affirma de plus en plus, chez lui, servie par les circonstances dont nous suivons tous, plus ou moins, les fils. Cette vocation l'emporta jusqu'au dévouement complet. On lui communiqua les papiers de famille, on lui ouvrit les archives privées et publiques, notamment celles de toutes les mairies du canton d'Estrees-Saint-Denis. Partout on suivit ses travaux, avec ce doux intérêt qu'excitent des actes solides.

Durant de nombreuses années, surtout depuis l'ouverture de la station de Chevrieres (1895), sans manquer la résidence curiale il sut user des permis de circulation que la Compagnie du Nord lui octroya, en vue de ses études favorites, pour aller

à Paris enrichir ses dossiers de notes copieuses. Au lieu de paraître fatigué, après de longues séances aux bibliothèques de la capitale, il en revenait comme d'autres reviennent de plusieurs jours de congé. Les satisfactions paléographiques qu'il y trouvait l'en faisaient rentrer plus heureux qu'un étudiant à la sortie des vacances. Dans les loisirs de ses heures de bureau, ou de celles qu'il arrachait au sommeil, pour mettre en œuvre ses trouvailles historiques, il se pénétrait toujours davantage de la vérité de ces vers du poète :

*Que de doux plaisirs en voyage;
Mais que de vrai bonheur chez soi !*

Outre des dispositions naturelles et développées par des habitudes de régularité scrupuleuse, de courage et d'endurance, d'une vie plutôt monacale, il ne sacrifia jamais l'exercice de ses fonctions religieuses à des études de prédilection. Sa foi vive et ardente le portait toujours à la défense des droits de Dieu et du bien des âmes, dans l'application qu'il mettait à nourrir sa piété jusque dans ses études. L'histoire, il la regardait comme une magistrature supérieure vouée à la défense de la religion, de la vérité et de toutes les justices. Il approuvait et aimait cette pensée de Louis Veillot : « Tout ce qui n'est pas la vérité est contre l'Eglise et tout ce qui est la vérité est, tôt ou tard, pour elle. Tous les événements ne sont que les épisodes d'une enquête infinie et éternelle, qui prouve que l'Eglise est l'œuvre de Dieu. »

L'influence du passé, dont l'esprit chrétien l'édifiait, donnait à son cœur un aliment substantiel, avec de douces jouissances. Lorsque j'écris sur l'antiquité, disait un ancien, j'en prends l'esprit. *Nescio quomodo antiqua scribenti antiquus fit animus*. Cette influence de l'étude le mettait à même de mieux défendre la Religion, dont il a été le fidèle ministre.

Le fond des lettres épiscopales, conservées respectueusement dans ses dossiers personnels, lui traça toujours en quelques lignes comme celles-ci le règlement invariable de sa vie entière : « Ce qui me charme surtout dans votre aimable réponse, c'est que, travailleur comme vous l'êtes, vous soyez encore plus curé qu'érudit. » Mgr Gignoux exprimait ainsi son désir, avec plus de grâce que l'un de ses successeurs, Mgr Fuzet, à l'Evêché, le 18 mars 1894, disant à l'abbé Morel, dans un moment de mauvaise humeur, « que les presbytères ne sont pas des succursales d'Académie ». Toutefois, un mois après, le 21 avril, à sa première visite pastorale, le prélat tenait un autre langage *coram populo*, dans l'église de Chevrières : « Quand le temps sera venu, je saurai vous récompenser, comme il convient, du zèle infatigable que vous déployez pour le bien de votre paroisse et de la science dont vous faites preuve dans la recherche de nos antiquités religieuses. » Le jugement antérieur de Mgr Péronne n'était certes pas moins flatteur : « Vous unissez la vie d'étude des Bénédictins à l'exercice du ministère pastoral et vous êtes des prêtres

dont saint Paul a dit : *Qui bene præsunt presbyteri duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et doctrinâ.* » (I. Tim. V, 12-13.) Aussi bien quelques années plus tard, vers la fin de sa carrière, notre cher chanoine était heureux et fier du cordial témoignage de Mgr Le Senne : « Que le bon Dieu vous garde longtemps encore à votre paroisse, à vos livres et à votre évêque qui vous vénère et vous aime ! C'est mon meilleur vœu. »

Pour achever de peindre ce portrait d'après nature, j'ajouterai et affirmerai que l'abbé Morel entendait ne rien laisser en souffrance dans sa paroisse et qu'une foi profonde, une piété tenace et une sainte énergie le rendaient exact, ponctuel et réglé en tout. Sans doute, la régularité double le temps, et les gens les plus occupés sont surtout ceux qui ont le plus de loisirs pour travailler à des œuvres de surrogation. Comme saint Augustin, il savait économiser les minutes. Néanmoins, je lui demandai un jour son secret de suffire à tant d'occupations curiales et d'études particulières. « La meilleure partie de mes journées, me répondit-il, est toujours absorbée par le saint ministère et je dois compter avec les défaillances de mon estomac. » Ordinairement, c'est la matinée qu'il consacrait à nos devoirs d'état. La personnalité de M. Morel est toute dans cette inlassable ardeur avec laquelle il remplit la tâche que son Evêque lui avait confiée, en l'envoyant à Chevrières « instruire, édifier et sauver les

âmes ». De cette charge d'âmes il s'est acquitté avec bonté, mais avec une non moins grande énergie.

Un biographe avait écrit de lui, en 1909 : « Ne vous flattez pas, si vous allez le visiter, de le trouver au milieu des livres et des parchemins. Son église et sa sacristie, qu'il soigne avec une sorte de coquetterie, les malades auxquels il prodigue les secours matériels avec les secours spirituels, les enfants du catéchisme, à l'instruction desquels il consacre de longues heures par semaine, et les autres devoirs du ministère paroissial font souvent taire ses goûts particuliers. L'érudit disparaît alors, pour ne laisser voir que le curé de campagne. » (1) L'abbé Morel le fut donc, en vérité, sans oublier jamais les multiples soucis d'une paroisse importante, avec le service d'une desserte. Il resta imbu de cette pensée de saint Augustin : « Celui qui vous a fait ce que vous êtes a droit d'exiger que vous soyez tout à lui. »

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les industries de son zèle, jusqu'à l'impression par lui-même, à l'aide d'une machine portative, de tracts populaires, ou de fascicules de circonstance pour les associations pieuses, la fête patronale toujours solennellement célébrée, ou de cantiques spé-

(1) HENRY CARNOY. *Dictionnaires biog. des membres du Clergé cathol. et des hommes du Nord*. Paris. Neauber et Cie, édit., Librairie E. Flammarion. (Extrait de ces Dict., Imp. de l'Armorial français, G. Colombier, 4, rue Cassette, 1895).

ciaux qui aident à la formation religieuse et par là du caractère des enfants. Le chant sacré est, en effet, un moyen efficace, dans l'éducation catholique, de faire prendre intérêt aux réunions et aux offices. De sa presse à main sortirent notamment les quatorze strophes de l'*Alleluia de Saint Georges*, patron de Chevrières, dont la relique insigne y est religieusement vénérée. Lorsqu'elle fut placée dans le tube de cristal qui la renferme et que j'ai eu l'honorable devoir de sceller, à l'Evêché, du sceau épiscopal de Mgr Deniel, en 1883, le prélat permit, sur les instances du curé-doyen de La Haye-Des-cartes (Indre-et-Loire), d'en distraire une parcelle pour l'église où fut baptisé le célèbre mathématicien et philosophe tourangeau, né en 1596.

Les *Alleluia de Saint Georges* sont d'une excellente latinité, au dire de juges compétents qui trouvaient belles les hymnes de Santeuil, dont on prétend qu'elles n'ont pas la physionomie antique. Mais M. Morel en est-il l'auteur, comme on nous l'a affirmé ? Je n'en ai pu avoir la certitude. M. le chanoine Ulysse Chevallier m'a écrit à ce sujet : « Le regretté chanoine Morel ne m'a jamais confié qu'il fût l'auteur des *Alleluia de Saint Georges* et ne me les a même pas communiqués. C'est ce qui ressort de l'examen de mon *Repertorium hymnologicum* et de la Table des auteurs... » Quoi qu'il en soit, depuis l'impression par M. Morel de ces strophes en l'honneur du patron, il est d'usage de les chanter chaque année à sa fête.

Entre autres moyens ingénieux de son zèle pastoral, il faut signaler, en dehors des œuvres locales de persévérance chrétiennes, plusieurs missions données à Chevrières, avec succès, par des religieux de saint Dominique et de saint Ignace, ou des missionnaires diocésains de Paris, qui s'intitulaient volontiers « les plus dévoués auxiliaires du meilleur des curés ». Il avait en vue spécialement les enfants groupés sous la bannière de saint Georges. Il comprenait leur nature légère et inexpérimentée et la faiblesse du jeune âge; aussi, quelle ne fut pas sa patience pour former en chacun d'eux des hommes utiles à la Religion et à la Patrie, à la France et à l'Eglise !..

Mais, avons-nous dit, en l'abbé Morel le curé de campagne était devenu un charliste habile autant que chercheur acharné, opiniâtre : c'était dans sa nature et les caractères font les destinées. Nous le verrons bientôt se laisser volontiers tenter par la séduction des Congrès de Sociétés savantes et il y fit toujours bonne figure. Accueilli, le 18 mars 1875, dans la Société historique de Compiègne, il en a été plusieurs fois secrétaire et, en 1881, vice-président. Ces honneurs furent un témoignage de gratitude et de confiance de la part de la docte Compagnie, à laquelle il n'a jamais cessé de s'intéresser : c'est pour elle ou grâce à elle qu'il publia tant de monographies remarquées. Nous les rappellerons plus loin. Quelques-unes sont d'un intérêt de premier ordre; ainsi l'*Histoire d'Houdancourt*, son coup d'essai qui

fut magistral, et ses *Recherches sur la Liturgie* des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, etc., etc., jusqu'à son ouvrage capital, le *Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Corneille*, dont le 3^e volume eut une si tragique et désolante destinée. Si Compiègne n'offre pas les éléments d'étude d'une ville épiscopale, du moins son abbaye célèbre en a fourni surabondamment à M. Morel.

La compétence du curé de Chevrières fut vite admise dans le monde de l'érudition et toutes les Sociétés archéologiques du Département s'empressèrent de lui conférer le titre de membre correspondant. Les amateurs d'histoire locale lui réservaient le meilleur accueil. On aimait à le rencontrer et à l'écouter. Collègue et souvent ami des archéologues dont il partageait les labeurs, il imposait le respect par cette chose qui coûte peu et rapporte toujours beaucoup, par une politesse franche et pleine de dignité, comme par son amour sincère du vrai. Aussi, de tous côtés, même de l'étranger, lui demandait-on des renseignements ou des explications, soit sur des personnages anciens, soit à propos d'usages ou d'institutions, d'expressions ou de coutumes d'autrefois, et notamment sur les questions liturgiques.

Elle est considérable la quantité d'auteurs ou de chercheurs qui reçurent ainsi de lui des lettres instructives ou de profitables brochures. Il sacrifiait de la sorte généreusement son temps; mais il aimait à obliger et son extrême obligeance vérifiait le proverbe plus vrai en justice qu'en

charité : *bis dat qui cito dat*. Dans son avant-propos de la *Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne* (p. XII), le président Sorel a dit avec quel empressement il s'est senti guidé et soutenu dans ses recherches par l'abbé Morel.

D'ailleurs, les nombreux amis du curé de Chevières rencontraient toujours auprès de lui, dans son hospitalier presbytère, la jouissance du cœur et le profit de l'esprit. Aussi ne suis-je pas surpris de lire, parmi les multiples lettres conservées jusqu'à sa mort, ce mot d'amitié d'un respectable supérieur de Séminaire, lui écrivant le 25 avril 1894 : « Bien que rentré dans le travail et les soucis que chaque jour apporte, je jette souvent un coup d'œil sur le passé qui s'enfuit et je me rappelle Chevières et l'accueil si aimable que j'y ai trouvé ! J'y ai trouvé, j'ose le dire, quelque chose de meilleur encore, l'exemple d'une vie laborieuse et féconde, dont le souvenir me donnera du courage pour m'acquitter de ma tâche, sans me plaindre du travail. »

Pour citer encore un témoignage, entre cent autres, voici ce que le comte de Gobineau lui écrivait de Rome, le 5 décembre 1879 : « Vous serez pour moi un grand bienfaiteur. Vos notes et redressements me sont très précieux; ne doutez pas que j'en tienne tout le compte qu'ils méritent. Je vous en aurai une reconnaissance extrême. »

L'abbé Morel avait cependant besoin de ménager sa santé, pour pouvoir suffire à toutes ses entreprises. Aussi l'on ne

sera pas surpris d'entendre les recommandations d'un bon docteur de Saint-Valéry-en-Caux, ami dévoué de la famille de Brissac. En apprenant sa nomination à la vice-présidence de la S. H. de Compiègne, il lui écrivait, le 9 janvier 1882, avec les sentiments d'une sincère estime : « C'est la juste récompense de vos études et de vos productions. Je vous en félicite, mais allez doucement; rappelez-vous que, dans les travaux de l'esprit, comme en politique, le Capitole n'est pas loin de la Roche Tarpéienne. »

Mgr Péronne, peu de temps après, lui envoyait aussi, sans être médecin, une ordonnance analogue pour sa santé, en l'assurant du vif intérêt avec lequel il lisait ses travaux. C'était « le conseil, presque l'ordre de ne pas se fatiguer autant dans la transcription nocturne des manuscrits, etc., au milieu d'une température trop élevée et trop renfermée... » Ces sages conseils n'étaient point superflus, car l'abbé Morel prélevait parfois trop de temps sur son sommeil. Sa constitution était assez chétive; néanmoins, il tint bon longtemps, grâce à la fermeté résistante de sa volonté. Mais rarement on échappe aux misères de la vie. Il y a, parmi ses papiers, les détails d'une maladie soignée, à Paris, rue Oudinot, et d'une opération chirurgicale douloureuse, qui le retint à la maison hospitalière des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, en septembre et octobre 1890. De dévoués amis, dont il loue la cordiale charité, l'y vinrent visiter et, par leurs délicates attentions, l'encouragèrent à

attendre, dans une immobilité pénible moralement et physiquement, le retour de ses forces. Le fait est qu'on a pu dire de lui aussi, plus tard : il acquiert de la vigueur en vieillissant : *vires acquirit eundo*.

Il eut été étrange qu'à cet érudit de marque n'eussent pas été offertes les palmes académiques. Le 8 avril 1893, elles lui furent décernées, sur la proposition de l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale, Juste appréciateur du mérite, M. Léopold Delisle tint à l'en informer lui-même et à lui remettre son diplôme, comme pour en doubler le prix, ajoutant : « C'est un témoignage de l'estime qu'ont inspirée de longue date au Comité des Travaux historiques vos études sur tant de points d'histoire de la Picardie. »

Tout le diocèse applaudit à cet honneur si justifié (1).

On était unanimement satisfait de voir le ruban violet sur sa poitrine, comme plus tard sur celle de l'abbé Müller. En eux c'est bien le mérite et non la faveur qu'on récompensait. A l'âge où ils reçurent cet insigne, l'on sait ce qu'en vaut l'aune, aux yeux de Dieu et même dans l'opinion des hommes sages. Au milieu de certaines promotions qui pourraient nous affliger, on est heureux de voir parfois rendre hommage à la vraie science, à celle qui ne fait pas faillite.

D'autre part, l'abbé Morel avait reçu

(1) V. *Bulletin religieux* de Beauvais, 1893, p. 269.

le titre toujours envié de correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Ce n'était pas un vain mot pour lui : il fut un zélé collaborateur du Comité des Travaux historiques.

La joie n'est jamais complète en ce monde. Celle qu'il ressentit, le 8 avril 1893, fut malheureusement et inopinément assombrie par un deuil qui le frappa, cinq jours après, dans ses affections les plus intimes. Sa vénérée mère mourut au presbytère pendant qu'il recevait les félicitations et les applaudissements de l'amitié ou de l'estime générale; en sorte que des compliments de condoléance sympathique se mêlèrent nombreux au témoignage public et officiel de gratitude qu'il recevait pour tant de labeurs passés. On dit toujours qu'après la religion, il n'y a rien comme le travail pour adoucir les grandes douleurs; l'abbé Morel continua de s'absorber un peu dans ses études favorites.

Une autre distinction lui fut octroyée à la suite de son étude sur le sire de Roberval, François de la Rocque. Le commissaire général français du Congrès des Américanistes, tenu au couvent Sainte-Marie de la Rabida, province de Huelva (du 7 au 11 octobre 1892), et l'ambassadeur d'Espagne à Paris le proposèrent au duc de Tétouan, ministre des Affaires étrangères, à Madrid, pour la croix de chevalier de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique. M. le comte Renaud de Moustier, premier mari de Mme la duchesse Elisabeth de la Mothe-Houdancourt, ancien secrétaire d'Etat, à Madrid, y avait con-

servé des amis, et M. le baron de Lesser de multiples et belles relations. Ils réussirent assez vite à faire placer le petit ruban blanc et jaune à côté du violet, à la boutonnière de l'abbé Morel.

D'ailleurs, en dehors du travail sur Roberval, on pouvait avec raison faire valoir les études sur Houdancourt et Le Fayel, qui renferment de nombreuses pages de l'histoire des guerres d'Espagne, au xviii^e et au xviii^e siècles, ou de grands d'Espagne dont il avait déjà fait connaître les attaches françaises dans le passé. M. le comte de Moustier fut heureux d'obtenir cette faveur qui lui rappelait à lui-même une des bonnes époques de sa carrière diplomatique. Il s'employa activement pour l'envoi trop tardif, à son gré, du brevet sollicité dont il pressait la délivrance. Mais les chancelleries se hâtent lentement. « Je sais, écrivait-il le 7 octobre 1895, par une expérience de trois années, que le mot *manana* est le plus répandu de la langue au delà des Pyrénées. » — Allusion à l'anagramme de *Roma mora*. — « J'avais même proposé d'inscrire à la porte du Ministère des Affaires étrangères : Ici on arrange les affaires demain... mais on rase gratis tous les jours. » Le diplôme conféré à l'abbé Morel, par la reine régente de l'Espagne Marie-Thérèse, au nom de son fils, le roi Alphonse XIII, fut enfin signé le 30 août 1896.

J'ai parlé plus haut du ministère pastoral de l'abbé Morel. J'ajouterai, sans m'astreindre à suivre l'ordre chronologique,

qu'un cure de campagne et une paroisse s'honorent de savoir vivre ensemble en bonne intelligence, durant un aussi long temps que notre cher collègue à Chevières. Il était ferme et droit; il respectait en tout la dignité et les fonctions du prêtre; il allait au but non point avec ce zèle qui s'élance, dévore, entraîne et prend d'assaut, mais avec cette maturité réglée et intelligente qui ne se rebute pas devant l'obstacle, qui dispute pied à pied le terrain et, tôt ou tard, arrive au résultat.

Du reste, à Chevières, l'Administration municipale s'est toujours montrée bienveillante dans toutes les questions de son ressort, restauration de l'église, agrandissement du presbytère, fonctionnement de l'école libre, etc. On en peut juger par l'hommage que l'abbé Morel rendit à plusieurs maires de la commune, dont la mémoire est restée en vénération: M. Meurinne, conseiller général, décédé le 22 avril 1890; M. Boursier, conseiller d'arrondissement, victime, avec sa fille, de l'incendie de l'Opéra-Comique, à Paris (28 mai 1887); M. Guérin, décédé le 28 novembre 1904, pour ne parler que de ces morts vivement regrettés.

En rappelant des noms marquants dans les fastes de la localité, je ne saurais passer sous silence celui d'un instituteur modèle, M. Facq, qui mourut le 5 mars 1899, après 45 ans d'exercice dans son pays natal. C'était un clerc-laïc profondément religieux, scrupuleux observateur des vieilles traditions. M. Morel eut l'inappréciable avantage d'être puissamment secondé

dans son ministère vis-à-vis de la jeunesse par des maîtres et maîtresses qui ont acquis des titres réels à la reconnaissance de la paroisse.

En ce temps-là, il n'était pas besoin d'associations de pères de famille pour faire respecter la foi de l'enfant. Quand l'école est chrétienne, la tâche du prêtre est singulièrement facilitée, car la Religion n'est pas seulement, aux yeux du maître ou des élèves, une branche d'enseignement, elle en est l'âme. En passant du catéchisme à la classe, les enfants ne devraient pas s'apercevoir qu'ils changent de milieu.

Chevrières eut longtemps aussi la bonne fortune de posséder, pour l'éducation des filles, de saintes religieuses, d'abord de la communauté du Sacré-Cœur-de-Jésus, de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, puis de Saint-Joseph-de-Cluny. M. Morel ne manqua point, dans de fort intéressants comptes rendus et allocutions, devant les évêques successifs qui visiterent sa paroisse, de faire le plus légitime éloge de l'école-asile fondée, en 1876, par l'initiative de Mlle Elisabeth Meurinne, en religion R. M. Thérèse de Saint-Augustin, prieure du Carmel de Saint-Denis, décédée le 17 octobre 1883, à l'âge de 36 ans. Il profitait de la présence du chef du Diocèse pour signaler les nombreux et distingués bienfaiteurs des deux églises confiées à sa sollicitude sacerdotale et rendre un délicat hommage à leur générosité inépuisable.

La cérémonie de la consécration du maître-autel monumental de Chevrières,

par Mgr Douais, le 9 octobre 1900, est à noter spécialement. Le prélat connaissait de longue date le cher curé-historien, qui trouva ce jour-là l'occasion de parler de Chevroires depuis le IX^e siècle jusqu'à notre époque. Séance tenante, Monseigneur le revêtit lui-même du camail de chanoine honoraire, en témoignage public de sa profondé et particulière estime. Quelques jours après, il lui écrivait : « Je vous ai déjà dit combien j'ai été heureux d'aller à Chevroires. Je tiens à ajouter que je m'étais fait une fête de vous voir vous-même au milieu de vos chers paroissiens et dans votre presbytère qui est une maison où il fait si bon travailler. J'ai pu montrer qu'en vous nommant chanoine honoraire, je pensais à ma cathédrale dont le Chapitre avait autrefois de grands intérêts à Chevroires, à mon clergé qui a toujours estimé en vous le prêtre et l'érudit, à votre paroisse que vous administrez depuis 28 ans dans la dignité et la paix. M. le Maire s'est montré, lui aussi, très heureux de cette distinction méritée. »

Déjà Mgr Péronne s'était proposé de donner à M. Morel cette preuve flatteuse de sa haute appréciation. Il l'avait décidée pour la fête de saint Joseph, 19 mars 1892, la mort, hélas ! le surprit à peine quatre semaines avant d'avoir réalisé ce désir exprimé hautement. Il l'avait nommé, en 1887, membre de la Commission d'examen des Conférences ecclésiastiques et des jeunes prêtres. On désirait vivement, dans le diocèse, voir la vraie science archéologique décorée en sa personne, ainsi que le

zèle et toutes les vertus sacerdotales dont il était le vivant exemple.

Ce fut donc le curé de campagne et en même temps le savant que Mgr Douais avait entendu récompenser du camail canonial. Je ne tairai pas, à ce propos, le plaisir que tint à me faire le nouveau chanoine, en me choisissant comme témoin, avec le regretté vicaire général Marsaux, de son installation à la cathédrale. Je voudrais pouvoir élargir le cadre forcément restreint de cette biographie, pour retracer les joies fraternelles qu'apporta, dans le clergé diocésain surtout, cette mozette que M. Morel honorait autant qu'il en était honoré lui-même. On devine aisément qu'à notre première réunion décanale, elle fut chantée sur la lyre poétique la mieux accordée, par des amis attardés dans leurs rencontres avec la muse. Les poètes sont enfants avec beaucoup de grandeur et avec une céleste intelligence, a dit justement Joubert.

Il me serait agréable aussi de retracer tant de reminiscences des pèlerinages diocésains à la grotte miraculeuse de Notre-Dame de Lourdes, dont M. Morel a raconté les enchantements dans six plaquettes — souvenirs, de septembre 1902 à 1909. Il n'a pas omis de signaler les arrêts à Bordeaux, pour saluer, au passage, notre éminent compatriote, le cardinal Lécot, toujours si heureux de revoir ses bons amis de l'Oise et de les entourer des plus aimables attentions.

Sans autre transition, qu'il me soit permis de passer d'Aquitaine en Lorraine et

de signaler, à propos du Congrès des Sociétés savantes, à Nancy, du 9 au 13 avril 1901, cette réflexion spirituelle de M. le baron de Bonnault : « Pour se reposer, le lendemain, notre confrère avait voulu visiter le pays, non pas seulement en archéologue, mais encore en botaniste et même en simple touriste épris des beautés de la nature. Hélas ! il y apportait sans doute de trop doctes et pesantes préoccupations et, comme l'astrologue de la fable, il se laissa choir si malheureusement qu'il ne put continuer ses excursions et que son récit tourne court, à notre grand regret. » (1)

M. Morel a raconté lui-même son excursion au ballon d'Alsace, avec douze collègues aussi intrépides. « Nous y avons joui, dit-il, d'une effroyable tempête; cinquante centimètres de neige nous ont donné l'illusion d'une promenade en Sibérie. Un autre panorama nous aurait plu davantage 2) ». L'accident d'une malencontreuse entorse mêla des souffrances à l'agrément de ce voyage qu'il dut interrompre. Pour rassurer ses nombreux amis, inquiets de sa chute dans les Vosges, il fit une autre excursion archéologique avec la Société de Compiègne, dans le canton de Maignelay, le 2 juillet 1901, et le 10 septembre suivant, avec 40 pèlerins, la plupart du diocèse d'Amiens, partit en

(1) Compte rendu de la séance du 17 mai 1901 (Société hist.). — Procès-verbaux 1901, p. 77 et 112.

(2) *Ibid.*, p. 125.

Italie par la Suisse. Il a écrit ses impressions dans une plaquette imprimée à Compiègne, par E. Levéziel.

Je ne redirai pas les majestueuses solennités que nous avons vues ensemble dans la ville éternelle, soit en l'honneur des Carmélites de Compiègne, le 27 mai 1906, soit pour la béatification de Jeanne d'Arc, le 18 avril 1909, le jour où le saint pape Pie X fit un si beau geste, en embrassant le drapeau français, dans la Basilique vaticane, en présence de 40,000 pèlerins émus, enthousiasmés.

Sur le chapitre des voyages, tout heureux de pouvoir ajouter « j'y fus, telle chose m'advint », je ne ferai qu'indiquer, après nos deux pèlerinages à Rome, deux excursions (1905 et 1907) en Belgique, où nous voulions remplir nos yeux et notre mémoire de souvenirs fort utiles. Toutes les villes flamandes que nous visitâmes, en commençant par Tournai, si longtemps unie à la France, ont des splendeurs artistiques, monumentales ou pittoresques, comme les archaïques petites cités de Gand, Bruges « la carillonnante » avec son fameux béguinage, Ypres, où les vestiges du passé abondaient avant la grande guerre, et Louvain, dont le merveilleux chef-d'œuvre, sans rival, est son hôtel de ville qui, à lui seul, méritait le voyage. Victor Hugo pouvait, en 1830, l'admirer et dire avant nous : « Il a la forme d'une chasse gigantesque, c'est un colossal bijou du xve siècle ». Quelle tristesse aujourd'hui de penser que sa célèbre Université porte les stigmates de la barbarie teutonne !

Mais, poursuivant notre route jusqu'en Hollande, aux nostalgiques moulins et au golfe de Zuiderzée, dans la mer du Nord, après la visite de l'île Marken, de Volendam, de Monnikendam, d'Edam, nous revînmes à Amsterdam. Retraversant la Belgique par Namur, Dinant, pour voir les fameuses grottes mystérieuses et féeriques, creusées de mille galeries inextricables, qui ont fait des labyrinthes de Han une des plus merveilleuses curiosités du monde, avec celles de Bétharam (Hautes-Pyrénées).

Une autre année, M. Morel voulut aussi — et je ne le regrette nullement — me faire visiter les restes de l'ancien monastère de Saint-Corneille, à Cornelimünster (1), et son église, qui possède des reliques extrêmement précieuses de la Passion de N. S. J. C. — L'historien du *Saint*

(1) Cornelimünster, à 2 lieues environ d'Aix-la-Chapelle, sur la chaussée de Trèves que Napoléon I a fait construire, doit sa fondation à Louis le débonnaire, fils de Charlemagne (814-840). Ce prince avait appelé auprès de lui Benoit d'Aniane, le grand réformateur de l'ordre de Saint-Benoit, au IX^e siècle. Il le chargea de fonder, à proximité de la résidence impériale, dans la vallée pittoresque de l'Inde, une abbaye qu'on achevait en 817. Trois ans après, le monarque la dota de grands biens et l'enrichit de reliques évangéliques des plus importantes, savoir : 1^o le linge dont J.-C. se servit pour laver les pieds de ses Apôtres, *linteum Domini* (S.-Jean XIII, 4) ; 2^o le linceul dont le corps de N.-S. fut enveloppé, pour être transporté au tombeau, *sacra sindon munda* (Math. XXVII, 59) ; 3^o le suaire, *sudarium*, qui, selon l'Évangile, recou-

Suaire de Saint-Corneille de Compiègne avait attiré l'attention de la *Société historique* d'Aix-la-Chapelle. Elle avait dit de sa monographie qu'elle traite la question « d'une manière approfondie et même définitive et que l'histoire de cette relique a gagné des éclaircissements fondamentaux et même décisifs » (*Journal* de cette Société, tome XXV, p. 267.) L'abbé Morel fut appelé à l'honneur de faire, le 20 juillet 1909, l'une des ostensions septennales des reliques si vénérées à Cornelimünster. M. le chanoine-docteur Klemermanns, révérend curé de cette petite ville, tenait, en cette belle circonstance, à le féliciter de son érudition et à lui témoigner sa joie de le connaître mieux que par correspondance. Le digne recteur nous a gratifiés ensuite de sa visite et nous attendit, à son tour, pour nous offrir la plus confrater-

nit dans le sépulcre la face du Sauveur et fut trouvé, le jour de la résurrection, à côté des lincoëuls. (Jean, XX, 7).

Aussi bien au point de vue archéologique qu'au point de vue religieux, il y a là un trésor sacré unique en son genre.

Parmi les autres reliques nombreuses, on voit la tête et une partie importante de l'os du bras de Saint-Corneille, pape et martyr (X 256) premier patron de l'abbaye et aujourd'hui de l'église paroissiale. Il est invoqué spécialement contre la terrible maladie de l'épilepsie, nommée vulgairement mal caduc.

À la tourmente révolutionnaire française (1802), le monastère fut supprimé, comme toutes les autres institutions monastiques. Les bâtiments servent aujourd'hui d'école normale de l'Etat, dont le directeur est un prêtre catholique.

nelle hospitalité. Je ne saurais oublier l'empressement de son obligeant accueil, ni l'agrément de notre voyage dans les riants pays de la province rhénane. L'Allemagne n'avait pas encore déclaré à la France la guerre abominable de 1914; mais chez nous la majorité de la Chambre des députés infligeait aux églises et aux pasteurs tous les maux que l'on sait...

A ce sujet, M. Morel rapporte, dans son registre de paroisse, comment il tint tête, le 23 février 1906, à une inquisition qui révoltait sa foi et la nôtre. En qualité d'agent auxiliaire des Domaines, le percepteur de Grandfresnoy se présenta à l'église, à 10 heures du matin, pour faire la description de tout le mobilier. Le Conseil de fabrique était présent et protesta énergiquement contre le brigandage légal qui se préparait. De nombreux fidèles venus à l'église y ont chanté des cantiques et le *Credo*, pour attester qu'ils protestaient aussi, à leur manière, contre la main-mise de l'Etat sur les biens de l'Eglise et contre la force déployée en la circonstance. A midi, l'inventaire prit fin; mais le percepteur n'était pas fier de son opération. L'excommunication portée par le Concile de Trente (session XXII tenue le 17 septembre 1572, ch. II) lui a été signifiée séance tenante. Quelques jours après, deux articles d'un journal hostile, qui voulait encore manier l'ironie, paraissaient sous ce titre: « Le Curé moyennageux » et « L'Excommunication majeure ». Ce n'était pas pour effrayer le vaillant curé. En soldat, il marchait toujours à la

suite du chef autorisé, et peu lui importaient les ricanements des ennemis. Il pouvait s'en tenir à l'Encyclique du 11 février, qui obligeait à protester, et l'on ne saurait l'en blâmer, ni être surpris, quand on se rappelle les sentiments qui l'animaient, sans illusion sur l'issue de la lutte, ou les nombreux incidents que les inventaires des églises ont provoqués, en soulevant parmi les populations religieuses une vive émotion. Lui aussi, il sentit son cœur ému, sa conscience s'indigna et fulmina.

Dans sa correspondance de cette date, il y a des lettres qui émanent de chrétiens sincères, dont le nom impose la plus respectueuse estime.

J'en citerai seulement quelques fragments suggestifs... « Je viens de lire votre protestation et je la garderai, dit l'un. J'aime à voir un prêtre parler aussi nettement des censures ecclésiastiques et des responsabilités de l'autre vie. A force de ne plus oser proclamer ces vérités, le Clergé lui-même semble les tenir pour tombées en oubli et en avoir une fausse honte... » Un autre s'exprimait comme il suit : « Permettez-moi de vous féliciter. Vous et vos fabriciens avez voulu et pu protester. Je ne vois autour de moi qu'inventaires faits sans difficulté. Pour un peu, ce serait les employés du Gouvernement que l'on nous dirait de plaindre, pour la vilaine besogne qu'on leur impose, mais qu'ils font sans grande hésitation, dans le secret espoir que cela leur sera compté dans cette vie, au moins, si cela doit leur nuire en l'autre. »

Un de ses correspondants lui avait écrit, le 14 janvier 1889, ces quelques lignes à rapprocher des précédentes : « Le coup d'œil rétrospectif que vous jetez sur les biens d'Eglise aliénés à la Révolution, a un bien triste intérêt. Il nous fait mieux sentir combien sont injustes à notre égard les fils de ceux qui, après nous avoir tout pris, veulent encore, par leurs enfants, nous empêcher d'acquérir, pour remplacer ce que nous avons perdu. Ils n'osent pas nous étrangler d'un seul coup; mais, s'ils le peuvent, ils nous feront mourir de faim. Qu'aimez-vous mieux ?... » « L'action contre la violence et l'iniquité est immortelle », a dit Bossuet. Ce fut le commencement des leçons de choses terribles données à la France, pour la convaincre que les conflits contre la Religion ne peuvent conduire qu'à la misère et à des désastres.

Il y avait 47 ans que ses paroissiens voyaient la haute silhouette de l'abbé Morel dans les rues de Chevières, quand éclata la guerre de 1914. L'invasion allemande le trouva à son poste. Il s'entremettait auprès de l'ennemi, pour sauvegarder les intérêts de ses ouailles, tenace, intrépide, insouciant du danger. Ce furent de dures heures. La plus cruelle fut celle où il apprit la mort d'un séminariste soldat, qu'il avait formé, avec une vive sollicitude et dont la vocation épanouie permettait les plus belles espérances. Gabriel Dadot, de Chevières, sergent au 51^e de ligne, était tombé pour la France, le

27 juillet 1916, au combat de Barleux (Somme) (1).

Il fallait du sang innocent pour sauver notre patrie, et le cher abbé Dadot fut ravi au moment où son pasteur désirait, d'un si ardent désir, se laisser un remplaçant dans le ministère des âmes. Les desseins du ciel sont insondables !

Une autre épreuve terrible devait atteindre, en 1918, le pauvre abbé Morel, lorsque la ville de Montdidier a été détruite. Il m'apprit alors lui-même que l'imprimerie Bellin avait été mise à sac et brûlée. Le 3^e volume du Cartulaire de Saint-Corneille y était tout entier — tiré mais non broché, tout disparut. Il en subsiste heureusement un exemplaire en bonnes feuilles qui permettra un jour de réparer cette perte si regrettable. Les documents que contient ce tome III sont, en effet, comme ceux des deux autres volumes, une des ressources les plus précieuses de cette histoire sociale et économique du moyen-âge longtemps si mal comprise et aujourd'hui souvent dénaturée. En lisant avec attention ces textes rébarbatifs, à première vue, mais dont l'analyse est attrayante, on vit avec les gens de l'époque, on les voit s'agiter, comme nous, pour de misérables questions d'intérêt. L'humanité est toujours la même, les vocables seuls changent. Quand les Tables pour-

(1) *Le Mémorial de la Guerre*, in-4^o, siège social boulevard Saint-Jacques, 50, Paris, p. 334 dit : « dans une notice fort élogieuse, qu'une balle l'atteignit mortellement auprès de Belloy-en-Santerre, le 20 juillet 1916. »

ront être imprimées, *hoc erat in votis*, ce sera l'un des plus copieux répertoires de noms de la Picardie et de l'Île-de-France.

Que l'on me pardonne d'avoir anticipé sur l'ordre chronologique des événements. Il me reste à utiliser les éphémérides écrites par l'abbé Morel durant la période anxieuse de la guerre. Nous y verrons que s'il fut accablé de douleur, il resta ferme auprès des envahisseurs et que, français et pasteur, il montra une fière attitude.

Le lundi 31 août 1914, les troupes anglaises, nos alliées, parurent au Grand-Fresnoy, au Fayel, à Longueil-Sainte-Marie et à Chevières. Elles se remirent en marche le mardi, dès 4 heures du matin. A peine eurent-elles franchi le pont de Verberie, que ce pont fut détruit. Ce jour-là, le canon tonnait, les mitrailleuses crépitaient dans la direction de Crépy-en-Valois. A 8 h. 1/2, le curé de Chevières se rendit à pied au Meux, en passant par Longueil-Sainte-Marie et La Bruyère. Les habitants effrayés l'interrogent, mais se rassurent en le voyant passer et revenir aussitôt. Il était rentré vers midi, à Chevières, où, dès 10 heures, les uhlands s'étaient montrés. A son retour du Meux, il trouva « des casques à pointe » à sa porte, buvant son cidre et, à partir de midi, ce fut un lugubre et interminable défilé de soldats de l'armée ennemie, venus d'Estrées-Saint-Denis et de Clermont. Leur dessein était de passer l'Oise à Verberie; mais il fallait rétablir le pont. Toutes les routes furent couvertes par la cavalerie allemande; un combat qui dura

quatre heures est raconté dans l'Histoire manuscrite de Chevrières, avec des péripéties nombreuses durant et après la bataille. Ce mémoire est tristement intéressant jusqu'à la victoire de la Marne.

Le jeudi 3 septembre, à 6 h. 1/2 du matin, se présentent au presbytere le docteur Schuman, médecin-chef, et le chirurgien Petrus Schön, déclarant réquisitionner l'église, pour y déposer leurs blessés, au nombre de 70 ou 75. Escorté des deux médecins et de deux soldats le fusil à l'épaule, le curé de Chevrières se rend à l'église, fait enlever les bancs des basses-neufs et des chapelles. Sa messe célébrée, il va voir les blessés qu'on transportait à l'école et apprend qu'on ne se servira pas de l'église. L'ambulance est installée au château du Marais. Le châtelain, M. d'Ophove, maire de la commune, est à son poste de chef d'escadron, à Vienne. Sa maison a été organisée pour recevoir des soldats français en convalescence. Hélas! ce sont des Prussiens qu'on apporte sans cesse à ce Feld-Lazareth, venant de la Marne ou de Senlis. « Il faut assister aux opérations pratiquées sur ces loques humaines, dit M. Morel, pour juger des ravages faits par les obus. » Et il ajoute que les Allemands abandonnèrent le Feld-Lazareth de Chevrières le 11 septembre.

Sur ces entrefaites, la farine manquant et personne n'osant aborder les Allemands, M. le Curé part demander des laissez-passer pour différents moulins. Il expose la situation au chef teuton et la conversation suivante s'engage : « Nous n'avons

plus de farine. — Cela ne me regarde pas. — Si nous n'avons plus de pain, vous n'en aurez plus pareillement; vous mourrez de faim et nous aussi. » L'Allemand comprend que la farine est nécessaire pour faire le pain. Il donne un sauf-conduit et un soldat pour accompagner la voiture qui ira à Verberie. A chaque instant, on vient au presbytère, même des pays d'alentour, afin de se procurer des laissez-passer pour Compiègne, Creil, Pont-Sainte-Maxence, etc. Muni des noms des demandeurs, M. le Curé va chercher la permission et la rapporte. Il a soin de ne pas se présenter entre 2 heures et 4 heures, car Schuman dort, ou mieux cuvè son vin. Plusieurs fois le jour, M. Morel fait ce trajet, quand il ne circule pas dans le village pour rassurer la population et avoir l'œil au guet. Dans ses éphémérides, on lit des pages émouvantes sur des faits capables de provoquer l'incendie du village; il serait trop long de les reproduire ici.

Le dimanche 6 septembre, à 8 h. 1/2, l'abbé Morel visite le Feld-Lazareth et, à 4 heures, Le Quesnoy, où règne l'épouvante. Les Allemands y arrivent. Six chefs vont y dîner. On ne leur fait pas toutefois les honneurs du parc.

Le vendredi 11, au Feld-Lazareth, beaucoup de mouvement. Les laissez-passer sont déclarés inutiles. On fait des caisses. Un officier de haute taille, fluet, malin, demande où l'on pourrait se procurer des souvenirs. Le château va y pourvoir: tableaux, portraits, pendules, argenterie,

linge fin, tout est emballé, ainsi que le vin.

Le soir, une estafette vient dire à M. le Curé de se rendre immédiatement à l'ambulance. Le médecin-chef et le chirurgien lui annoncent que, sur un ordre venu de Compiègne, ils partent le lendemain. Plusieurs blessés ne sont pas transportables. Le curé en prendra soin. Ils sont donc condamnés : on leur procurera une fosse. C'est là toute la pitié allemande. Neuf soldats et un oberleutenant ont été enterrés au Marais.

Le samedi 12 septembre, à 9 heures du matin, l'abbé Morel assiste au départ des voitures d'ambulance. On lui a bien remis un bon de réquisition pour une automobile, un autre pour une vache et une génisse, mais deux chevaux ont disparu. M. le Curé les réclame. « Je n'ai jamais vu ces chevaux, répond Schuman. — Vous ne pouviez pas ne pas les voir, ils étaient encore devant la porte d'entrée quand j'ai visité la première fois vos blessés. — Je vous donne ma parole d'honneur que je n'en ai pas eu connaissance. — Il me faut une attestation de leur enlèvement. — Vous doutez de la parole d'honneur d'un officier ? — C'est un papier en règle qu'il me faut. — Vous enverrez votre réclamation au commandant du 2^e corps d'armée par le feld-post. — Où sera demain le feld-post ? Etes-vous voleurs, ou complices de voleurs ? — Après la guerre, vous écrirez en Allemagne et l'on vous répondra. — Vous voulez que j'écrive à Sa Majesté l'empereur Guillaume, empereur de toutes

dans l'homme, sous le souffle glacé de la vieillesse, et nonobstant son zèle et sa régularité, l'abbé Morel sentait le poids des années lui peser de plus en plus. Il y avait plus d'un demi-siècle qu'il portait dignement l'honneur et la charge d'être prêtre, c'est-à-dire *vieillard*... En des jours moins tristes que ceux que nous fit l'horrible guerre, ses noces d'or sacerdotales eussent été célébrées avec l'éclat d'un jubilé, en présence de notre Evêque vénéré. A cause des hostilités, la fête se passa néanmoins dans la joie de l'action de grâces, mais dans l'intimité paroissiale, et Mgr Le Senne lui adressa de loin ses félicitations et ses vœux, le 5 octobre 1915.

Atteint d'une indisposition dans la voiture qui le conduisait à Houdancourt, le 15 août 1919, M. Morel voulut quand même offrir le Saint Sacrifice, parce que c'était un jour de précepte; toutefois, il résista difficilement à cet avertissement sérieux. Pendant trois mois, souffrant d'une pneumonie que les remèdes enrayèrent et atténuèrent d'abord, contre laquelle, enfin, tous les soins, et sa force de résistance physique et morale devinrent impuissants, il fut, pour ainsi dire, guetté par le trépas et averti qu'il ne tarderait point « à entrer dans la voie de toute chair ». Ce vétéran, à bout de souffle, acheva son purgatoire terrestre avec une grande patience. Il souffrait surtout d'être privé de la sainte messe. On lui ménagea le plus possible de consolations religieuses. Il fut particulièrement reconnaissant à notre digne Evêque de la visite que Sa

Grandeur daigna lui faire sur son lit de souffrances. Le prélat l'exhorta paternellement à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour ses paroissiens. « Oh ! répondit-il, avec sa franchise ordinaire, ils en ont grand besoin ! » Ainsi le bon pasteur voulut leur être utile pendant et après son séjour ici bas et Dieu ne condamne pas dans le prêtre plus que dans le laboureur un attachement particulier pour le sol qu'ils ont cultivé.

Lorsque je vins passer quelques instants avec le cher malade, déjà sa voix s'éteignait. Elle était si faible qu'il me fallut me pencher jusqu'à ses lèvres pour entendre ou distinguer ses ultimes pensées. Nous n'avons pu que lui demander de s'unir du fond du cœur à nos prières et d'invoquer la T. S. Vierge, pour laquelle il avait une si tendre dévotion, témoins les cantiques qu'il a composés en son honneur et les pèlerinages qu'il fit à N. D. de Liesse, à la Salette et surtout à Lourdes, dont il a rédigé les comptes rendus fort intéressants, avec autant et plus de délicatesse que ceux des nombreux Congrès des Sociétés savantes.

Il avait reçu l'Extrême Onction, en pleine sérénité d'âme. Sa foi vive lui fit dire : « Maintenant, je puis partir pour le grand voyage ! » C'était presque son *nunc dimittis* ; il entrevoyait les teintes du rivage éternel...

Quand je le revis une autre fois, dans ses derniers jours, ne pouvant pas davantage articuler de paroles, il trouva à peine assez de force pour exprimer le plus cor-

dialement possible le mot *merci!*... Il ajouta à l'adresse de l'un de ses dévoués amis, M. R. Chevallier, qui m'avait amené pour notre entrevue *in extremis*, cet adieu terrestre : « Vous êtes... bien aimable !... »

Après avoir accepté, avec une visible satisfaction, l'indulgence de la bonne mort que je lui donnai, avant de le quitter, l'excitant à l'abandon filial à la volonté divine et à la confiance en la bonté de Celui qui nous montre le ciel, il nous serra encore la main.

Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage, La main aide le cœur et lui rend témoignage.

J'allais le laisser en face de Dieu et de l'éternel avenir, quand, me montrant son bréviaire posé sur un rayon de la bibliothèque voisine de sa couche, devant ses chers livres, il me fit comprendre, par gestes, son vif regret de ne plus pouvoir le réciter : « Je comprends votre peine, lui répondis-je; vous voudriez, comme le roi David, redire les louanges de Dieu jusqu'à votre dernière heure : *Psallam Deo meo quamdiu fuero*. Contentez-vous d'exprimer de cœur ce vœu de nos âmes : *inimperfectum concedat nobis Dominus omnipotens.* »

Je le laissai, les larmes aux yeux. Dans la soirée du vendredi 12 décembre 1919, il s'éteignit paisiblement.

Apprenant son décès, je revins pour déposer ma prière auprès de sa dépouille mortelle et mes regrets confraternels à ses pieds. Son chapelet ne l'avait pas quitté

et le crucifix qu'il avait pressé sur ses lèvres

Reposait dans ses mains, sur son cœur endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami.

Et maintenant, puisque « mourir c'est voir Dieu » (Mgr Gay),

Il est où ses vertus ont allumé leur flamme ;
Il est où ses soupirs ont devancé son âme,

entré, après une carrière de 77 ans, dans l'immuable éternité, durant l'octave de la fête de la Vierge immaculée de Lourdes, qu'il avait tant priée.

Hélas ! il n'est plus avec nous, celui que nous vénérons comme un vétéran du sacerdoce, un prêtre savant et vertueux. Dieu lui a enlevé tout, ses paroissiens, ses amis et son labeur de plus d'un demi-siècle. Mais c'est pour lui donner la conclusion que nous devons attendre, en la méritant nous-mêmes, le repos « dans la terre des vivants ».

Et complevit labores illius. Et coetetur de labore suo, hoc est enim donum Dei.

Le *Bulletin Religieux* de Beauvais (n° du 27 décembre 1919) a décrit les obsèques solennelles qui eurent lieu, le lundi 16 décembre. Empruntons-lui la fin de cet article nécrologique.

« Avant l'absoute, M. le Doyen monta en chaire. Il donna lecture d'une lettre touchante de Monseigneur, qui fut écoutée avec une émotion marquée. Puis, avec la permission épiscopale, il montra combien la carrière de M. Morel avait rempli le programme tracé par Notre-Seigneur à ses

apôtres : « *Ego elegi vos ut eatis et fructum afferatis.* » Il puisa dans son cœur les termes chaleureux et édifiants qui dépeignirent au vif la vie féconde du vénéré défunt.

« Au cimetière, après les dernières prières, M. Raymond Chevallier, vice-président de la Société historique de Compiègne, exprima les regrets que causait à tous ses collègues la disparition de celui dont la puissance de travail et le talent d'exposition s'imposaient à l'admiration de tous. Ensuite, M. Harlé d'Ophove, maire de la commune, adressa les adieux des habitants au prêtre qui fut pour eux, pendant 47 ans, un pasteur vigilant et aimé. Dans les milieux savants et dans toute la région, sous le nom respecté et presque légendaire de « curé de Chevrières », il fit figure et mena l'existence d'un prêtre exemplaire et d'un historien estimé. Voilà ce que l'Eglise, amie des humbles, sut faire du fils bien doué et courageux des pauvres artisans de Plainville : une personnalité dont le rendement comme prêtre, le rayonnement comme chrétien, la valeur comme homme honorent le diocèse de Beauvais. »

Pour terminer l'éloge funèbre de ce bien cher confrère, j'ai voulu, avec tous ceux qui bénissaient sa mémoire, en lui apportant un témoignage de sympathie ou de reconnaissance, le remercier des bons exemples que nous a toujours prodigués le plus ancien des prêtres du doyenné d'Estrées-Saint-Denis, comme aussi de sa persévérante affection ; car j'ai sans cesse rencontré en lui un ami véritable. Elle est

touchante la solidarité de joies et de peines que l'amitié établit entre des cœurs chrétiens depuis longtemps unis *in Christo*. Nous l'avons éprouvé l'un et l'autre, en des moments douloureux qui font époque dans la vie et qui ne s'effacent jamais de notre souvenir.

Que Dieu daigne multiplier parmi nous des prêtres de cette valeur et accorder à celui qui a si fidèlement rempli sa mission, ou sa tâche sur cette terre, l'éternelle félicité dans un monde meilleur.

*Allocution prononcée au cimetière de Chevrières
le 16 décembre 1919
par M. Raymond Chevallier
au nom de la Société historique de Compiègne*

Les deuils n'ont pas plus épargné pendant la guerre le Bureau et les Membres de la Société Historique de Compiègne que beaucoup d'autres Sociétés locales, hélas !

Aux premiers jours du mois d'août 1914, de sinistre mémoire, nous conduisions à sa dernière demeure notre Président et ami Francis de Roucy, et nous voilà réunis ici autour du cercueil d'un de nos plus zélés collaborateurs.

Des voix de beaucoup plus autorisées que la mienne devraient vous rappeler le rôle important tenu par le chanoine Morel dans la Société Historique, mais, en l'absence d'un de nos anciens Présidents, M. le Baron de Bonnault, empêché, à son grand regret, de venir à Chevrières aujourd'hui, j'ai la pénible mission, au nom de notre Bureau, — pourtant bien désemparé par la guerre, — de vous rappeler ici, quelle place le regretté défunt a occupée parmi nous.

Dès les premières années de notre fondation, en 1875, M. l'abbé Morel s'était fait inscrire dans nos rangs, et y tint de suite une situation prépondérante : il me serait même impossible

d'énumérer ses multiples communications et aussi ses nombreux travaux qui eurent l'honneur d'un tirage à part, il me suffira cependant de citer, parmi tant d'autres, l'Histoire de la Seigneurie et Paroisse d'Houdancourt, son œuvre de prédilection, peut-être, pour son cher canton.

Travailleur infatigable et consciencieux, il était considéré dans les Bibliothèques et les Sociétés savantes dont il faisait partie, comme un Bénédictin d'un autre âge; depuis longtemps, les palmes d'officier d'Académie étaient venues récompenser son zèle, mais il était surtout très fier et avec raison, du titre, — d'ailleurs toujours envié, de Correspondant du Ministère de l'I. P., ce qui ne l'empêchait pas de nous donner toujours la primeur de ses intéressants travaux.

Les rigueurs du règlement, qui exige la résidence du Président à Compiègne, nous interdirent de le nommer à la première place, mais, à quatre reprises différentes, l'unanimité de nos suffrages le portait à la Vice-Présidence. En 1907 il dut prendre, comme secrétaire, la lourde succession d'Arthur de Marsy et du Baron de Bonnault, élu président, fonction qu'il dut résigner au bout de quatre années, toujours à cause de son éloignement de Compiègne, mais tout en restant membre de notre Conseil d'Administration; où il figure encore aujourd'hui.

Nous l'avions toujours connu droit et alerte, même pendant la pénible période de guerre qu'il supporta d'ailleurs bien courageusement, malgré le poids des années; mais à l'automne dernier, une fatale congestion ébranla ce tempérament pourtant si robuste. Dès ce moment, nous le considérions comme mortellement atteint, et ce n'est pas sans une profonde tristesse que nous constatons la gravité croissante de son état lors des dernières visites que put lui faire avec moi son fidèle et dévoué ami, M. le Chanoine Pihan. Il lutta courageusement pendant plusieurs semaines contre la mort, malgré son extrême affaiblissement.

Dormez en paix, mon cher Collègue du Conseil de la Société Historique, dans le champ de Repos de cette paroisse de Chevrières qui vous était si chère, au milieu de ce canton d'Estrées-Saint-Denis où vous avez vécu plus d'un demi-siècle, — et au nom de notre Société Historique où vous ne laissez que des regrets très sincères et grandement mérités, permettez-moi, une fois encore, de vous adresser un dernier adieu et suprême... au-revoir !

*Allocution du commandant Harle d'Ophove
maire de Chevrières*

Au nom des habitants de Chevrières, je viens adresser un souvenir ému à M. le Chanoine Morel, curé de Chevrières.

Curé de Chevrières, il le fut pendant 47 ans. Pas une maison du village d'où il n'ait accompagné de ses prières un habitant à sa dernière demeure. Pas un habitant dans la force de force de l'âge, qui ne lui doive toute sa vie spirituelle, baptême, première communion, mariage. Depuis 1872, nous voyions sa haute silhouette : par les rues du village, il allait remplir les fonctions de son ministère ; par les routes et chemins, il allait à la recherche d'une plante rare ou médicinale. Il marchait vaillamment, quelque fût le temps, offrant aux ardeurs du soleil et aux rafales de la pluie, la forêt de ses cheveux que les années avaient fini par blanchir.

Né et élevé à Plainville, aux confins de la Somme, en pleine Picardie, après son passage aux petit et grand séminaires et son ordination, M. l'abbé Morel fut successivement vicaire à Pierrefonds et curé de Jonquières, puis il vint à Chevrières. Avec un peu de rudesse, il aimait avant tout sa paroisse et ses paroissiens. Voyageur par goût et par intérêt scientifique, il appréciait partout les beautés de la nature et du travail des hommes ; cependant, à tout,

il préférait Chevrières et ne concevait pas qu'il pût en vivre éloigné.

Il avait, de sa race, terrienne et picarde, le courage et la persévérance. Toujours il travaillait. Il consacrait ses loisirs à l'étude des écrits et des monuments de l'ancienne France. Son labeur acharné avait fait de lui un maître dans l'art des recherches. Il a écrit un grand nombre de monographies du plus haut intérêt pour l'histoire locale. Il laisse malheureusement inachevé le Cartulaire de Saint-Corneille, dont il avait eu le chagrin de voir les épreuves du 3^e volume détruites avec l'imprimerie et toute la ville de Montdidier. Il envisageait courageusement leur reconstitution. Ces travaux lui avaient valu des récompenses honorifiques bien méritées et l'estime des archéologues et des savants.

Courageux au travail, il fut courageux devant le danger comme il devait l'être devant la mort. On le vit bien aux jours de l'invasion de 1914. S'appuyant sur son caractère de prêtre, il s'entremît entre les habitants molestés et les chefs ennemis. Chaque jour il allait au Marais tenir tête à ces derniers, cherchant à sauvegarder le bien de ses paroissiens, demandant une faveur, rectifiant une exigence injuste, et ses réclamations, il les faisait avec ténacité, âpreté, sans souci du danger, dissimulant à peine sa haine du Boche.

Le Boche, avec quel mépris il en parlait ! Jamais ce patriote ne douta qu'il ne serait bouté un jour hors de France comme jadis l'Anglais par Jeanne d'Arc. Jamais son optimisme, fondé sur la foi en la continuité de l'Eglise et la grandeur de sa fille aînée, la France, ne faiblit, et l'armistice du 11 novembre 1918, consacrant la défaite de l'ennemi, ne le surprit pas.

Auparavant, il avait eu la douleur de voir brisés les vitraux du XVI^e siècle, principal ornement de l'église qu'il avait soignée et enrichie inlassablement. Ce fut une catastrophe qui brisa son cœur, qui causa sa mort. Esclave du devoir,

il ne voulut jamais, malgré les intempéries, supprimer les offices de l'église paroissiale. Chaque matin, il allait dire sa messe dans le courant d'air, et la grand'messe, les vêpres du dimanche demeurèrent. Il prit ainsi le mal qui, méprisé par lui, le terrassa définitivement à la grand'messe d'un dimanche d'automne et le mena douloureusement au tombeau.

Mais avant de s'aliter, pensant à son église, il avait, par des démarches à Beauvais chez le verrier, à Paris, au Ministère des Beaux-Arts, obtenu, contre toute attente, la réparation rapide des vitraux qu'une lettre reçue par lui, quelques jours avant sa mort, promettait pour 1920.

Les habitants de Chevières se souviendront du noble exemple du devoir accompli jusqu'au bout par leur pasteur.

Ils témoignent à la famille de M. le Chanoine Morel et, en particulier, à celle qui l'entoura de soins pendant si longtemps, leur triste sympathie. Personnellement, j'atteste la peine profonde que je ressens de la perte de celui qui fut, pour moi et ma famille, l'ami le plus dévoué et le plus fidèle.

*
*
*

La Gazette Libérale de l'Oise, Clermont, 10 avril 1920, a rendu, par la plume de P. Camillus « Un hommage » légitime à M. Morel, au nom de l'Association des Anciens Elèves de Saint-Lucien.

Déjà, le même publiciste chrétien avait envoyé à la Société Académique de l'Oise, 14 janvier 1920, un manuscrit intitulé *In memoriam A la mémoire de M. le Chanoine Morel*, pour démontrer « qu'il a été quelqu'un de notre Beauvaisis. »

DEUXIÈME PARTIE

Bibliographie des Travaux du Chanoine Morel

CHAPITRE I^{er}

Etude sur ses principales productions

Au risque de m'exposer à des redites, je reprendrai l'analyse lointaine des ouvrages historiques de l'abbé Morel, que j'ai donnée à la *Société académique de l'Oise*, lorsqu'elle fut heureuse de l'élire membre correspondant, le 22 novembre 1892.

I. — HOUDANCOURT, *Seigneurie et Paroisse*. Tel est le titre de sa première publication. On serait en droit de demander comment un village, qui compte à peine 250 habitants, peut faire l'objet d'une intéressante monographie. Les matériaux, selon toute vraisemblance, n'en doivent pas être bien considérables. Peu nombreux, se dira-t-on, sont les documents, mince sera la plaquette qui les réunira. Il y a donc une grande surprise d'avoir à feuilleter un volume in-8^o de plus de 300 pages, rempli de faits, de dates, de biographies, d'anecdotes et de renseignements de toutes sortes, parfaitement divisé, rédigé avec méthode et sobriété, nourri de documents originaux. Si l'auteur, avec une rare conscience (cela ne peut que l'honorer), ne nous avait prévenus qu'il a mêlé à ses pièces justificatives des chartes

dont il est à peine question dans son texte; si, de plus, en une longue liste d'additions et corrections, il ne nous avertissait des découvertes faites par lui, pendant l'impression de son volume, on ne se douterait pas qu'on a entre les mains une œuvre d'essai, car c'est vraiment une œuvre de maître.

Cette histoire d'Houdancourt comprend deux parties, son titre l'indique. La première nous fait connaître tout ce qui a trait aux seigneurs d'Houdancourt depuis le ix^e siècle jusqu'à nos jours. D'abord clairsemés, les documents abondent quand on arrive au xiii^e siècle. Mais c'est au xvi^e et au xvii^e que le récit offre son maximum d'intérêt. La maison de la Mothe-Houdancourt, alors dans toute sa gloire, a fourni des pages qu'on ne se lasse pas de relire. Une famille de dix-sept enfants, au nombre desquels figurent dans la haute prélature ecclésiastique : Henri de la Mothe, archevêque d'Arches, grand-aumônier de la reine Anne d'Autriche; Daniel, évêque de Mende, grand-aumônier et chancelier d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre; Jérôme, évêque de Saint-Flour. Parmi les célébrités militaires : Philippe de la Mothe-Houdancourt, vice-roi de Catalogne, duc de Fayel; Antoine, gouverneur de Corbie; Jacques, chevalier de Malte; et, parmi les notabilités monastiques : Michel de la Mothe, abbé de Saint-Antoine de Viennois; Louise-Madeleine, prieure de Saint-Nicolas, au Pont de Compiègne; Anne, religieuse augustine, au couvent de la Présentation.

à Senlis; Marie, religieuse cordelière à Saint-Just-en-Chaussée : n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour captiver le lecteur le plus difficile à gagner ? On ne suit pas avec moins d'intérêt les faits et gestes des Fouilleuse-Flavacourt et des Vilette, qui ont possédé la moitié de la seigneurie d'Houdancourt, tandis que l'autre moitié appartenait aux la Mothe (1). Les fiefs eux-mêmes finissent par arrêter l'attention, tant il s'y rencontre de détails curieux.

La seconde partie a une tout autre physionomie. On ne la parcourt pas cependant avec moins de profit et de satisfaction. C'est surtout la statistique qui y domine. Tout d'abord, pourtant, nous y trouvons l'histoire religieuse de la paroisse. Le prieuré de Saint-Nicolas, dépendant de l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, la cure, l'église de Saint-Georges, l'école, les propriétés possédées à Houdancourt par diverses communautés religieuses, comme les abbayes de Saint-Denis et de Saint-Martin de Tours, les monastères du Moncel, de Saint-Leu d'Esserent, de Saint-Nicolas de Compiègne, de la Présentation de Senlis, l'administration civile, etc. y sont successivement passés en revue avec un soin minutieux. Viennent ensuite une étude sommaire du sol et de ses produits naturels, des aperçus très clairs sur

(1) En 1908, la librairie Flammarion, Paris, 14, rue du Regard, publia le *Dictionnaire biographique et historique illustré de l'Oise*. L'article sur la maison de la Mothe-Houdancourt et le château du Fayel a été fourni par M. Morel. Broch. in-8°, 23 p.

l'état de l'agriculture et de l'industrie, et des indications très substantielles sur les lieux-dits du territoire.

Il y a là de quoi contenter le chercheur le plus affamé de renseignements. C'est pourquoi cette seconde partie a été l'objet d'une appréciation aussi flatteuse que méritée d'un juge compétent, M. Charles Jourdain, qui en a rendu compte dans le *Bulletin du Comité des Travaux historiques*.

« On peut considérer cet ouvrage, a dit avec raison M. le comte de Marsy, président de la Société française d'Archéologie, qui a lui aussi bien mérité, par ses travaux, et de la science et des amis de la science, comme un modèle à suivre pour les monographies de communes rurales. »

Grâces soient rendues aux nobles châtelains du Fayel, d'avoir prêté la clef de leurs archives à un historien si digne de leur confiance en son dévouement éclairé.

II. — *Le Château du Fayel et ses Seigneurs* a été édité plus tard, en 1895, avec luxe. Après lecture de ce livre soigné, fond et forme, M. le comte Renaud de Moustier, sans tarder, envoyant à l'auteur l'écho de ses sentiments, lui écrivait, le 29 mai 1895 :

« Vous avez fait une œuvre éminemment intéressante et attrayante, car il paraît que, comme le poète, l'historien doit mêler *utile dulci*.

« On voit à la fois se dérouler l'existence locale et, dans la mesure où quelques-uns d'entre eux ont été appelés à jouer un rôle, la vie publique des Seigneurs du Fayel. En même

temps le cadre où ils ont vécu s'anime, se développe ; on les voit se mouvoir, on les suit pas à pas. La grande figure de Philippe II les domine, quel homme que ce Maréchal de trente-huit ans et quels retours mélancoliques pour ceux de sa génération ! Ce remarquable homme de guerre attendait un historien, car les meilleures histoires de France lui consacrent à peine quelques lignes. Il l'a maintenant.

Les anecdotes et les tableaux dont vous avez semé votre livre sont charmants. Devons-nous regretter qu'une sévère critique nous prive de la légende de la Dame du Fayel ? Elle était bien sombre et, pour ma part, je lui ai toujours préféré des souvenirs plus riants et surtout cette rayonnante journée de la rencontre de Louis XIV et de Christine de Suède. Comme tout bon historien, vous produisez les témoins à charge et à décharge. Quelques étoupes brûlent sur une route habituellement belle et nous retrouvons cette immortelle mauvaise langue de Saint-Simon ; mais l'ensemble est tel qu'il peut satisfaire les plus difficiles.

« Vous avez bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos provinces. Ils sont, grâce à Dieu, toujours plus nombreux ; notre histoire nationale ne doit-elle pas être considérée, en effet, comme une de ces merveilleuses mosaïques, dont chaque morceau a son prix et contribue à la beauté du tout ? En ce qui nous concerne, vous avez droit à toute notre gratitude pour avoir si bien fait revivre ceux dont les préceptes et les exemples devraient toujours être présents à nos yeux... »

Les grands morts qui reposent dans les caveaux de la chapelle du Fayel et dont l'épithaphe est reproduite dans l'*Épigraphie du canton d'Estrées-Saint-Denis*, doivent eux-aussi à l'abbé Morel une double reconnaissance, puisqu'il est à la fois leur

nécrologiste et leur nécropolitte, dirais-je, si le mot était admis par l'Académie. Celle des vivants lui était acquise depuis longtemps.

III. — L'auteur se proposait de continuer son œuvre, en rédigeant des notices analogues sur Chevières et les autres communes du canton d'Estrées-Saint-Denis. Pour nous faire prendre patience, il avait publié, en 1883, dans *La Picardie*, une étude nourrie de documents, sur *La Seigneurie de Francières*. (1)

Les sires de Francières ont eu, dans la région, une situation remarquable depuis 1150. Leur généalogie, complètement inédite, embrasse une période de quatre siècles, de 1150 à 1584. Des épisodes, parfois tragiques, rompent la monotonie du récit le plus souvent emprunté aux archives des monastères.

Dans mes fiches, je trouve sur Antoine de Belloy, l'aîné des huit enfants du seigneur de ce nom, cette coupure relative aux Rosières instituées à Saint-Denis, au xvii^e siècle : « En 1648, un bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, dom Antoine Belloy de Francières, « personne religieuse

(1) Cet essai de monographie a été lu à la Société Historique de Compiègne, en la séance de décembre 1882, et offert aussitôt à la *Picardie* du consentement de l'auteur, par M. le Comte de Marsy. Un tirage séparé a été fait à la typogr. de Delatte-Lenoël, Amiens 1883, 47 p. — V. *Tablettes d'histoire locale*, par E. Coët, 3^e partie, p. 65^e. *Antoine de Belloy et l'Eglise de Francières*. *Ibidem*, 5^e p., p. 234. *Jeanne de Francières, le Château...*

et charitable », pour employer les termes du testament,

« Considérant que la première des vertus chrétiennes est la charité, et qu'entre toutes les aumônes qui se peuvent faire, l'une des plus méritoires est celle qui se fait aux pauvres filles, lesquelles, dépourvues de moyens ne se peuvent marier, aurait délibéré de donner pour chaque année une somme de deniers pour aider à doter et à marier trois des plus pauvres filles de la ville de Saint-Denis. »

« La somme affectée par le généreux bénédictin à cette fondation était de 8,100 livres, qui, au denier 18, donnait une rente annuelle de 450 livres.

« L'assemblée appelée à choisir les trois rosières était formée du R. P. prieur, du bailli de Saint-Denis, du plus ancien échevin de la ville et des RR. PP. de l'abbaye. Et il en fut ainsi jusqu'en 1793. Au plus fort de la Révolution, la fondation fut supprimée. Elle ne fut rétablie qu'en 1808. Le Bureau de Bienfaisance se trouvait d'ailleurs substitué à l'ancien aréopage.

« Le capital consacré par dom de Belloy à son œuvre pieuse consistait en terrains situés sur le bailliage de Saint-Denis, sur les confins de Courneuve. D'année en année, les prix des fermages de ces terrains ayant considérablement augmenté, la somme allouée à chaque rosière, primitivement de 150 livres, est portée à l'heure actuelle à 700 francs, sans parler des bijoux. » (*La Croix*, 4 février, 1899.)

IV. — En 1884, *La Picardie* offrait encore à ses lecteurs une autre notice de

notre confrère, sur *La Maison d'Avène, de Fontaine et de Roberval*. Il n'a pas manqué d'insérer dans ce travail, d'apparence purement généalogique, des listes seigneuriales fort bien faites sur Roberval et Fontaine-les-Cornu. Le *Dénombrement de la terre de Rhuis et Saint-Germain-les-Verberie*, vers 1390, qu'il a publié en 1884, dans les mémoires du *Comité archéologique de Senlis*, nous montre ce qu'était une petite terre au xive siècle. On y étudie avec intérêt l'économie du régime féodal, le système des impôts, des droits et redevances, ainsi que les diverses coutumes de l'époque. Dans cette monographie, plusieurs pages également sont consacrées à une liste très soignée des possesseurs de la terre de Rhuis et Saint-Germain, de 1390 à la Révolution.

V. — En 1887, M. le Curé de Chevrières a fait paraître une œuvre de longue haleine, aussi considérable, plus considérable même à certain point de vue, que l'histoire d'Houdancourt. Nous voulons parler des *Ecoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*. L'intérêt de ce travail dépasse même le cadre local. Il faut avoir lu attentivement ce volume pour se rendre bien compte des recherches infinies qu'il a demandées. « On a fait et l'on fait encore beaucoup de bruit au sujet des écoles, disais-je dans le *Bulletin Religieux* de Beauvais (année 1887, p. 223). Tous les éloges furent réservés au nouveau régime, aux prétendues créations modernes. La loi naguère péniblement élaborée sur l'instruction laïque, gratuite (!)

et obligatoire ne cesse d'être vantée, comme réalisant un immense progrès. Les commentaires qu'y ont ajoutés la libre-pensée et la franc-maçonnerie font supposer que jusqu'ici rien, ou presque rien, n'avait été fait pour l'instruction du peuple. Si l'on en croyait nos réformateurs, l'élan daterait de 1789 et l'établissement des écoles communales ne remonterait pas au-delà de 1830.

« Ces affirmations mensongères ont déterminé bon nombre d'amis de la vérité et de la Religion à faire de sérieuses recherches sur l'enseignement et l'éducation dans les âges passés. Déjà nous possédions à cet égard d'importants travaux dus à M. Léon Maître, pour l'Occident, à M. Ch. de Beaurepaire, pour le diocèse de Rouen, à M. Portagnier, pour le diocèse de Reims, à M. Darsy, pour le diocèse d'Amiens, à M. l'abbé Allain, archiviste diocésain à Bordeaux, pour la France entière, à M. l'abbé Urseau, pour le diocèse actuel d'Angers, à M. Clerval, pour le diocèse de Chartres (1895); l'*Instruction en France, au moyen-âge*, dans le Dict. apologétique d'Alès, fascicule 10, 1913, etc. Mais les investigations de ces savants archéologues ont porté sur des régions qui n'étaient point la nôtre.

« L'histoire des écoles dans notre pays restait à faire ! M. l'abbé Morel vient de nous la donner... »

En la préparant, il adressait, par l'organe de la *Semaine Religieuse* du 18 janvier 1885, un appel à ses confrères pour demander des renseignements. « J'ai acquis

la certitude, disait-il, qu'à peu près toutes les paroisses avaient des écoles au xvii^e siècle. Il importe donc d'en faire connaître tout particulièrement l'organisation et les maîtres, ainsi que les fondations et les dotations, qui partout tendaient à y assurer la gratuité de l'enseignement. C'est la meilleure réponse à fournir aux calomnies des novateurs, qui insultent et dénigrent le passé, revendiquent la paternité de plans et de programmes dont l'Eglise faisait usage il y a des siècles. »

Cette étude entreprise dans l'intérêt de l'enseignement catholique, alors plus que jamais aux prises avec les haines révolutionnaires, est une œuvre d'érudition plutôt que de polémique, d'histoire impartiale, d'histoire vraie, tandis que le document historique est singulièrement travesti par les adversaires de l'Eglise, chaque fois qu'il serait trop favorable à notre foi.

Renan avait raison quand il écrivit : « L'Eglise et l'Etat sont également nécessaires. Une nation ne peut pas plus se passer de l'une que de l'autre. Quand l'Eglise et l'Ecole se contrarient, tout va mal. »

Le *Progrès de l'Oise*, à Compiègne, donna de cet ouvrage, lors de son apparition, une analyse complète. Le but que se propose l'auteur, dit-il, est exposé dans une dédicace adressée à Mgr l'Evêque de Beauvais : « On cherche à oublier que les écoles ont été un des moyens par lesquels les évêques, suivant le mot de Gibbon, ont formé la France, comme les abeilles façonnent leur ruche. Le zèle de l'Eglise, pour

l'instruction de la jeunesse n'est cependant plus à démontrer. »

Et pourtant, dans l'histoire de la ville de Soissons, publiée en 1837 par Henry Martin et le bibliophile Jacob, au second tome l'on trouve un reproche bien curieux fait à l'évêque Languet de Gergy. On l'accuse d'avoir suivi les « errements de certains prélats », parce qu'il a ouvert une école *gratuite* de filles et plusieurs écoles gratuites de garçons. L'accusation est vraiment peu banale faite, en 1837, par Henry Martin.

A l'appui de son opinion, l'érudit abbé Morel retrace d'abord l'histoire des écoles avant le XIII^e siècle. Dès l'entrée en matière il rappelle qu'en botanique existent deux plantes se ressemblant tellement qu'on les appelle du même nom : l'une est le *triticum repens*, le chiendent, l'autre le *triticum sativum*, le froment. Il ajoutait : « On se garde bien de les laisser en contact. » Cette simple réflexion ne nous paraît pas manquer de dignité, ni compromettre l'esprit ecclésiastique de son auteur. Elle lui attira néanmoins un entrefilet caustique d'un journal hostile de Compiègne, sous ce titre : « Les sottises d'un chanoine ». A cet excès d'indignité qui ne l'atteignait point, il ne voulut pas riposter. S'élevant au-dessus de la critique acerbé et perverse, il n'eut qu'à la dédaigner. Il la considéra plutôt comme un comble d'honneur, pour un prêtre irrésistiblement attaché aux principes et aux traditions catholiques et noblement obstiné à défendre la vérité historique. « Signaler

l'ivraie qui s'est mêlée au bon grain, dans une proportion parfois déconcertante, c'est sauver la moisson. » (R. P. Delahaye : *Les Légendes hagiographiques*, 1905.) Aussi l'Eglise tient-elle à avoir ses écoles distinctes, s'il ne lui est pas donné de diriger toutes les écoles.

M. Morel rapporte que, suivant Radbod, évêque de Noyon, saint Médard, natif de Salency, « versé dans la science des lettres, surpassa en peu de temps tous ses compagnons par son prodigieux savoir ». Il fut ensuite envoyé aux écoles de Vermand, où il approfondit les belles lettres, puis à celles de Tournai.

Bien que les documents de cette époque soient excessivement rares, grâce à ses laborieuses recherches, M. Morel consacra plusieurs pages à l'exhumation de vieux titres qui prouvent en faveur de sa thèse et qui ne laissent aucun doute sur l'existence d'écoles dans notre région, « ces foyers de lumière et de vertu qui jouirent dans tous les temps d'une réputation justement méritée ».

Dans le paragraphe deuxième de son étude rétrospective, il s'occupe des *Grandes écoles* depuis le ix^e siècle; il retrace l'histoire des *écolâtreries*, ou des personnages appelés *écolâtres*, c'est-à-dire maîtres des écoles, cumulant les fonctions de chanoine, de chancelier, de régent, de bibliothécaire, etc., mais avant tout directeurs des écoles.

L'auteur passe en revue le rôle des *écolâtres* à Beauvais, à Saint-Germer, à Clermont, à Creil et à Noyon. Il cite l'éco-

lâtre de cette dernière ville, *Adélard*, qui, le 8 mai 1064, figure comme témoin en la charte de fondation du monastère de Saint-Barthélemy, et qui, deux ans après, assiste à la translation du corps de saint Eloi. Puis il donne une longue liste d'écolâtres dont les fonctions sont l'objet d'un règlement établi par le doyen Hugues de Coucy (1183-1204).

Les écolâtres de l'abbaye Saint-Corneille de Compiègne étaient chargés de la direction des grandes écoles qui se tenaient dans une salle dépendante de la Collégiale de Saint-Clément. En 1457, la ville donnait une pension à Me Jehan du Crocq et à Jehan de Saint, maîtres es-arts, tenant les écoles, afin qu'ils fussent « plus enclins à introduire les enfants et eulx entretenir ».

C'était surtout des enfants de chœur que l'écolâtre avait à former; souvent le maître négligeait ses devoirs; non content des vacances qu'il venait d'avoir par suite de la peste, Jehan Carton, doyen de la collégiale Saint-Florent de Roye et écolâtre de Compiègne, fut admonesté par les gouverneurs « afin de mettre ordre aux écoles et à l'introduction des enfants de la ville ». En 1550, la municipalité loue la maison de Raoul Le Féron, nommé l'*hôtel de Boulongne*, pour y installer les écoles, et le maître Jean Pigon fut gourmandé sur la mauvaise conduite des jeunes enfants.

Comme à Noyon et à Saint-Quentin, la ville de Compiègne avait ses *Bons enfants* ou ses *Capets* désignés ordinairement sous le nom d'*enfants bleus*, à cause de la

couleur de leurs vêtements. Le prieuré de Saint-Nicolas-le-Petit consacrait « une portion de son revenu à la nourriture de six petits enfants appelés *Capets*, et un maître pour les instruire ».

Cet hôpital n'était, à proprement parler, qu'une maîtrise pour les enfants de chœur de l'abbaye Saint-Corneille, de laquelle la maison dépendait. Il fut, dit-on, fondé par le roi Hugues-Capet, en 992, pour faciliter aux habitants du quartier des Doméliers l'accomplissement de leurs devoirs religieux. L'hôpital des Enfants-Bleus était situé près de l'*Hôtellerie de la Croix-d'Or*, à l'entrée de la rue du Paon (aujourd'hui d'Alger).

Après l'ordonnance rédigée aux Etats d'Orléans, les collégiales, les chapitres de chanoines affectèrent une prébende à l'entretien d'un régent pour l'instruction de la jeunesse, ce qui eut lieu pour Compiègne, Noyon, Clermont, etc.; dès lors l'instruction publique prit un plus grand développement. De la direction des écoles, les établissements d'enseignement passèrent sous la surveillance des régents laïques, présentés par l'échevinage et agréés par les chapitres de chanoines qui restèrent toujours investis de la haute main sur les écoles publiques.

C'est alors que de pieux donateurs fondèrent des bourses dans les collèges de Paris, en faveur des étudiants des diocèses de Beauvais et de Noyon. André Lemoine, évêque de Noyon, fonda au collège du cardinal Jean Lemoine, son frère, huit bourses en faveur de quatre écoliers du

diocèse de Noyon, et de quatre autres du diocèse d'Amiens.

C'est vers cette époque que furent fondés les séminaires de Beauvais, de Noyon et de Senlis, pour l'éducation des jeunes clercs. Elisabeth de Bovelles, veuve du marquis de Genlis, dota, en 1718, le séminaire de Noyon d'une somme de vingt-quatre mille livres.

Après les écoles paroissiales, ou élémentaires, vinrent les écoles congréganistes. La gratuité de l'enseignement existait dans beaucoup de villages. Pendant longtemps, les clercs du moustier, nous voulons dire des églises rurales, exercèrent les fonctions de tabellions, même jusqu'au xviii^e siècle.

Il y eut des époques plus favorisées les unes que les autres sous le rapport des écoles. Les guerres, les épidémies et d'autres fléaux enrayèrent plus d'une fois l'enseignement. C'est ainsi qu'après la *peste noire* qui sévit en l'année 1348, l'instruction de la jeunesse se trouva fort négligée, comme nous l'apprend notre compatriote Jean de Venette : « La charité, dit-il, se refroidit très fort à partir de ce temps. L'iniquité se multiplie avec l'ignorance et le vice. On ne rencontrait guère de personnes qui sussent ou qui voulussent enseigner aux enfants les rudiments de la grammaire, soit à domicile, soit dans leurs villages. »

Dans le synode de Noyon tenu en 1688, la fréquentation des écoles, l'assiduité des maîtres à donner leurs leçons, et la sépa-

ration des sexes, furent l'objet d'une mention spéciale.

Les congrégations religieuses donnèrent aussi l'instruction à la jeunesse; les Frères des écoles chrétiennes à Compiègne, les Filles de la congrégation de Notre-Dame et les Sœurs de la Sainte-Famille de la même ville eurent de nombreux élèves.

L'ouvrage que nous analysons se termine par huit pièces justificatives, dont la plus ancienne est de 972. L'abbé Morel n'a rien négligé pour que son travail fut complet; si néanmoins il existait quelques lacunes, il lui fut facile de les combler. Aussi cet ouvrage a-t-il reçu les applaudissements des sociétés savantes réunies à la Sorbonne.

Nous citerons seulement, à cause de son auteur, une lettre extraite de la collection des correspondances conservées par l'abbé Morel jusqu'à sa mort :

« Toulouse, le 11 mars 1889. Monsieur l'Abbé et très honoré Confrère, Rédacteur ordinaire de la *Science Catholique* (Paris et Lyon, Delhomme et Briguët), revue qui tire à trois mille, je me propose de passer en revue, dans un prochain article, les travaux consacrés à l'histoire de l'enseignement en France. Si vous voulez bien me faire tenir un exemplaire de votre publication *Les Ecoles dans les Anciens Diocèses de Beauvais, Noyon, et Senlis*, je serai très heureux d'en donner une analyse et une appréciation. Le compte rendu vous sera fidèlement envoyé. Agréé, etc... C. Douais, ch. h., prof. aux Facultés libres, 6, place Saint-Barthélemy, Toulouse. »

VI. — Une étude non moins intéressante que la précédente exigea aussi du

laborieux auteur plusieurs années de recherches auxquelles il s'est adonné avec passion, comme prêtre et comme savant, je veux dire ses travaux sur la *Liturgie dans les anciens diocèses réunis* de Beauvais, Noyon et Senlis. Il a étudié nos plus anciens livres liturgiques, le Sacramentaire de Senlis, recherché ce qui pouvait rester de celui de Roger de Champagne, ainsi que le Livre des Bénédictiones qu'il a reconstitué dans son entier. Il a collationné le Manuel de Pierre de Damartin et complété heureusement le manuscrit de Troussures avec des extraits transcrits au Vieux-Rouen par l'abbé Renet. Il a compulsé le Responsorial de Compiègne, écrit en 890, conservé à la Bibl. nat. Il l'a comparé avec le Sacramentaire de Troussures, dont l'époque est maintenant fixée grâce à lui.

Mgr Douais, même avant de venir occuper le siège épiscopal de Saint-Lucien, avait hâte, par ses encouragements (1), la publication de cette œuvre de réelle valeur scientifique, où les vénérables traditions de nos églises sont mises en lumière, au grand profit de notre sainte Religion catholique. Ces études, si fort en honneur aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, furent négligées ensuite. Reprises depuis par l'initiative de Dom Guéranger (2) et actuel-

(1) « Achevez votre travail, il est trop important, il ne peut être négligé. » lui écrivait-il le 21 février 1907.

(2) V. les *Institutions liturgiques* et le plan de l'abbé de Solesmes. Quand ce savant moine prit la plume, 20 bréviaires et 20 missels différents se partageaient l'Eglise de France.

lement centralisées en quelque sorte sous la haute direction de M. le chanoine Ulysse Chevallier, elles ne sont pas une simple curiosité de savant. Si, selon le mot d'un pape du ve siècle, saint Célestin, dans une lettre adressée, en 431, aux évêques des Gaules sur l'hérésie de Pélage, « la règle de notre foi découle de celle qui dicte nos prières », *legem credendi statuat lex supplicandi*, prouver l'antiquité de notre liturgie, c'est affirmer du même coup l'antiquité de notre symbole et confondre les novateurs. (1) Dans ce but, l'abbé Morel n'hésita pas à consacrer tant d'années à nos traditions et à nos richesses liturgiques, qu'il exposa avec succès et autorité dans plusieurs Congrès des Sociétés savantes, notamment à Toulouse, sans sortir du domaine de l'histoire et de l'archéologie. Il avait, d'ailleurs, à cet égard, de vastes projets qui n'ont pas été réalisés. Les matériaux s'amassaient, importants et nombreux, au cours de recherches laborieuses que son expérience dirigeait toujours dans la voie des trouvailles et des remarques originales. En 1901, il faisait part à un de ses amis de Normandie du bonheur qu'il éprouvait d'avoir pu copier les précieux manuscrits du Mont-Renaud que lui avait communiqués M. le comte d'Escayrac. Avec ce même recueil, il collationnait chez M. de Troussures un vénérable Sacramentaire de Beauvais et

(1) Cf. *Revue du Monde ancien et nouveau*, n° du 15 janv. 1910. Paris, Arthur Savaète, édit., la Conférence de M. Sicard sur la synthèse hist. de la Liturgie.

dation de ce prieuré par Hugues de Coudun, entre 1089 et 1095. Ses relations avec l'auteur, qui le remercia de l'avoir corrigé, n'en demeurèrent pas moins courtoises et même cordiales. Saint Augustin (lettre 236) disait avec raison : « Il n'est pas bon que l'homme triomphe de l'homme, mais il est bon à l'homme d'être vaincu par la vérité. »

Dans le même ordre d'idées, l'abbé Morel a intitulé *Histoire d'archéologues* une humoristique réplique laissée manuscrite en l'un de ses cartons. C'est à la suite du procès-verbal de la séance de la S. H. de Compiègne, du 15 novembre 1900, à propos d'une communication sur les particularités d'écriture et d'enluminure de l'ancien *Antiphonaire* du Mont-Renaud et de l'*Évangélaire* de Noyon.

Je n'ai pas à m'étendre sur ce point. Qu'on me pardonne seulement d'indiquer des références (1), s'appliquant d'ailleurs aussi bien aux *Listes épiscopales* antérieures au IV^e siècle, pour rectifier et compléter la *Gallia christiana*. Le *Journal de l'Aisne* du 22 avril 1908 a signalé le travail de M. Morel comme faisant autorité dans l'histoire locale, à l'occasion de deux évêques de Laon.

VIII. — Ses recherches sur le *Mouvement communal* au XII^e siècle, dans le Beauvaisis et aux environs, lui ont valu

(1) *Echo de l'Oise*, 22 nov. et 1^{er} déc. 1900. — *Journal officiel* du 6 juin 1900, p. 3543 et *Mémoires du Comité archéol. de Noyon*, t. V 1898.

de justes éloges, notamment de M. L. Delisle qui lui écrivit, de Chantilly, le 17 juin 1900 : « Toutes les communications que je vous dois ont toutes le grand mérite d'être consciencieusement composées d'après des documents originaux, le plus souvent non employés avant vous. » M. Morel divise des chartes en 3 catégories, chartes de *coutume*, de *commune* et de *franchise*. Cette étude concerne l'histoire de plusieurs localités aussi bien que celle de la *Jacquerie aux environs de Compiègne*, en 1358. « J'y ai remarqué avec beaucoup d'intérêt le texte des chartes que vous avez données d'après les originaux du château de Roberval et de la commune de Saint-Gervais-Pontpoint. Le passage de saint Louis à Creil au mois de mars 1259 (n. st.) n'avait pas encore été, je crois, signalé. » (Lettre de Léopold Delisle, 4 janv. 1900.)

IX. — *Naissance de Saint Louis à La Neuville-en-Hez*. — Cette paroisse peut disputer à Poissy l'honneur, qui certes en vaut la peine, d'être la patrie de l'incomparable saint Louis. Le lieu de naissance de certains grands hommes est parfois bien incertain. Sept villes de Grèce prétendent être la patrie d'Homère. Sans remonter à l'antiquité, on a discuté longtemps, et sans arriver à un résultat certain, pour savoir où Charlemagne, Godemoy de Bouillon, Pierre l'Hermitte avaient vu le jour.

Dans le Rituel de Soissons, imprimé par ordre de Mgr François, duc de Fitz-James, pair de France, évêque de Soissons, Paris

1771, on lit, p. 509 du t. II^e, contenant les instructions pour les dimanches et fêtes de l'année : « Louis, neuvième du nom et le 43^e roi de France, vint au monde le 25 avril 1215. Il y a lieu de croire qu'il naquit à la Neuville-en-Hez, village du Beauvaisis, dans un vieux château qui ne subsiste plus : tous les historiens conviennent qu'il fut baptisé à Poissy. » De cette ville il a certainement tiré son origine comme confesseur du Christ, voire même son origine d'enfant de France. On sait que le baptême a été, jusqu'en 1792, l'unique attestation officielle de la naissance ; or, il s'agissait, au point de vue des chroniqueurs, de ne pas dire officiellement que saint Louis était né sur une terre non royale, car par le fait il serait devenu le vassal du comte de Clermont.

C'est un problème malaisé que celui de concilier les droits de Poissy, quant à la naissance temporelle de Louis IX, avec les deux chartes de Louis XI encadrées à la mairie de La Neuville-en-Hez, constatant la tradition. M. L. Delisle a remercié l'abbé Morel de lui avoir signalé l'existence de deux documents aussi importants. M. Natalis de Wailly n'en connaissait pas la découverte. Lorsqu'on lui en parla, il répondit : mon siège est fait !

Tenons-nous-en aux chartes si claires et si précises, sauf à expliquer après les chroniqueurs. Telle est la thèse de M. Morel, communiquée en 1897 à la *Société académique de l'Oise*. Par les textes des chartes de Louis XI et de Henri IV, il enlève aux partisans de Poissy une arme

dont ils ont usé et abusé, et restitué à La Neuville-en-Hez un titre de propriété qui est, en même temps, un titre de noblesse. N'est-ce pas le cas de dire que « possession vaut titre » ? Ceux qui contestent à La Neuville d'avoir été le berceau du saint roi doivent reconnaître que Louis IX a foulé plusieurs fois le sol de cette paroisse ; il a daté des chartes de ce lieu en 1258 (v. st.) et en mai 1261.

Une statue de bronze, semblable à celle qui surmonte la chapelle du château de Chantilly, est dressée au sommet du tertre de l'ancienne forteresse de La Neuville, incendiée par les Ligueurs en 1591. Sur le socle, on lit cette suggestive inscription :

« L'an 1215 naquit en ce lieu le bon roy Louis IX^e du nom. Ce monument a été érigé en 1879, par Henri d'Orléans, duc d'Aumale. »

X. — L'ouvrage ayant pour titre *Jean-François de la Rocque, Seigneur de Roberval, vice-roi du Canada*, a valu au chanoine Morel les plus chaudes félicitations. On se l'est littéralement disputé. Lu au Congrès des Sociétés savantes, il a été aussitôt réclamé par le Comité des Travaux historiques, au Ministère de l'Instruction publique, pour son bulletin. D'autre part, M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de Topographie de France, se proposait de l'insérer dans sa *Revue de Géographie*.

Mais la Société historique de Compiègne, à qui le Mémoire revenait de droit, s'est hâtée de le publier et de l'offrir au Congrès international des Américanistes, réuni

en octobre 1892, au couvent de la Rabida, province de Huelva (Andalousie), à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde.

La personnalité du Seigneur de Roberval, vice-roi du Canada, était si peu connue jusque-là que cette monographie de 46 pages in-8° a été comme une révélation pour beaucoup. Composée presque en entier de documents absolument inédits, puisés tant aux Archives nationales qu'aux archives du château de Roberval, elle contient des pages extrêmement curieuses sur la découverte et le premier essai de colonisation du Canada, comme aussi sur les tribulations qu'essuya le seigneur de Roberval, tant dans ses préparatifs de départ que dans son voyage au Nouveau-Monde. (1)

Dans le volume (années 1914-1920) des Bulletins de la *Société historique*, des notes posthumes du regretté chanoine accompagnent le portrait de Jean-François de la Rocque, qui manquait à sa monographie. Il en aurait doublé l'intérêt. Grâce

(1) On lit à ce propos, dans le journal *l'Autorité* du 19 octobre 1892 : « C'est le compte rendu de cette expédition avec tous les frais qu'elle a coûtés, les négociations qu'elle a nécessitées, le choix de son armée, qu'il avait le droit de recruter parmi les condamnés à mort qui obtenaient leur grâce, à la condition de prendre part à cette dangereuse expédition, que M. l'Abbé Morel a consignés dans cette étude aussi remarquable qu'intéressante. M. le Comte de Marsy l'a fait publier et nous sommes heureux de la désigner à l'attention de nos lecteurs. »

à l'obligeance de M. Macon, conservateur du musée Condé à Chantilly, cette lacune est comblée. Nous avons déjà parlé de la flatteuse distinction accordée à M. Morel par la Reine régente d'Espagne à l'occasion de ce travail curieux sur un personnage dont M. de Marsy disait :

« L'étude de cette physionomie permet de pénétrer plus avant dans le caractère du hardi coureur d'aventures, digne de rivaliser avec les conquistadores d'outre-monts. Malgré les privilèges et les libéralités accordées par le roi François 1^{er}, Roberval fut loin de faire fortune au Nouveau-Monde ; il n'en rapporta point de quoi dégager les nombreuses Seigneuries qu'il avait dû aliéner avec faculté de rachat. La mort seule lui fut clémente et lui épargna la douleur et la honte de voir vendre tous ses biens à la requête des créanciers. »

De son côté, M. le comte R. de Moustier, comme accusé de réception, envoyait à l'abbé Morel, le 19 janvier 1903, cette appréciation flatteuse :

« Combien sont attachants ces hommes du 16^e siècle à l'esprit libre, au cœur fier, à l'humeur aventureuse ! Sans doute ils n'étaient pas toujours bons administrateurs de leur propre fortune, mais du moins ils la dépensaient largement au service de l'Etat et nous voyons évoluer en ce moment sur d'autres terrains des gens dont la manière de procéder a été toute différente. Cela repose des éccurants spectacles de l'heure présente et nous devons être reconnaissants aux écrivains qui nous offrent de belles et utiles diversions. Aussi votre notice va-t-elle prendre place dans ma bibliothèque parmi les livres qu'on aime à relire. »

XI. — Une autre publication, qui devait avoir trois forts volumes in-4^o, le *Cartu-*

laire de l'Abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, est une œuvre magistrale. Bien annotée, bien commentée, elle est digne de figurer parmi les meilleurs travaux de ce genre.

L'exposé ou l'analyse sommaire qui précède chacune des chartes l'éclaire d'une manière intéressante et utile, enlève l'austérité des textes et rend le recueil d'une agréable lecture. Dès le 16 janvier 1890, le laborieux chercheur avait communiqué à la Société hist. une description du diplôme original délivré par Charles le Chauve en 877, pour la fondation de l'abbaye de Saint-Corneille, et connu sous le nom de *charte dorée*. Jusque-là, on considérait comme perdu ce document d'un haut intérêt, que Mabillon avait en partie reproduit en fac-simile dans sa *Diplomatique*. Mais il a été donné à M. Morel de le retrouver à la Bibliothèque nat., dans un recueil de Chartes carolingiennes. On juge quelle fut sa joie : son inlassable patience était déjà récompensée.

A la fin de son œuvre, il aurait pu dire justement *exegi monumentum*. Oui, toutes les pages du Cartulaire ainsi édité sont des moellons solides qui construisent le palais de l'histoire de la petite patrie. Aussi nous ratifions volontiers cette appréciation de M. Jules Troubat, dans la *Justice* : « Le savant curé de Chevrières s'est mis à déchiffrer le Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Corneille, d'où doit sortir une histoire nouvelle de ce berceau de la royauté. Il sera difficile de revenir et de tenir à d'antiques errements, après la

publication constante de ce document fondamental, dont la transcription fidèle a exigé des années d'assiduité et l'intelligence du texte. » (Reproduit par le *Progrès de l'Oise*, 18 juillet 1896.)

Dans la séance de la S. H. du 16 mai 1913, l'auteur annonçait l'achèvement prochain du troisième et dernier tome du Cartulaire. Pour montrer l'intérêt qui s'y attache, il en cita quelques fragments curieux du xiv^e siècle, des récits plus à la portée de tous et moins austères que le texte des chartes. Entr'autres exemples, on peut citer des pages du Cartulaire ainsi utilisées, son travail sur Roscelin, l'un des chanoines de Saint-Corneille, esprit brillant qui effraya ses contemporains par de dangereuses théories touchant la foi et le mystère de la Sainte-Trinité. Il fut signalé comme hérétique, par l'abbé du Bec, à l'évêque de Beauvais, Foulques de Dammartin. Un concile, réuni à Soissons, en 1092, le condamna. Les tristes aventures de ce novateur, ses violences contre saint Anselme et ses grossièretés de langage à la Luther, ne sont pas faciles à traduire en français. Les remontrances de saint Ives, évêque de Chartres, qu'il avait connu à Beauvais, et d'autres personnages comme l'évêque de Paris, le fondateur de Fontevrault Robert d'Arbrissel, son ancien disciple Abeilard, etc., furent inutiles.

Le *Cartulaire* a fourni la matière de beaucoup d'autres communications apportées à la S. H. par M. Morel, v. g. la description des tapisseries qui ornaient le

chœur de l'abbaye (v. séance du 17 mars 1905), le droit d'octroi ou *diàlege* du poisson de mer, etc., etc. (1)

A cette œuvre d'un auteur érudit et, soit dit à la louange du regretté Bellin, d'un imprimeur artiste, un sort déplorable était malheureusement réservé, pendant la grande guerre, en mars 1918; le troisième volume, tiré, mais non encore broché, fut anéanti avec l'imprimerie, à Montdidier qui pleure tant de ruines. Fort heureusement, le manuscrit ou les bonnes feuilles sont entre les mains de M. le baron de Bonnault. Sa générosité avait fait les frais importants de cette impression « pour réaliser le désir d'un fils cruellement ravi « à sa tendresse. Ce jeune homme, qui « venait d'entrer brillamment à l'École des « Chartes, a écrit l'abbé Morel, s'intéressait « vivement à notre travail et semblait « impatient d'en voir le terme. Aussi « était-ce un devoir pour nous d'inscrire « son nom à la première page de ce livre « dont le souvenir aura assuré la publication. » (2)

Les deux volumes parus renferment près de 700 pièces, depuis l'origine, en 877, jusqu'à l'année 1260. *Reliqua desiderantur*. Ce vœu sera comblé un jour, nous

(1) Voir le compte rendu des travaux de l'année 1913, par M. Paul Escard (P. V. 1914, p. 10.)

(2) *Cartul. de Saint-Corneille*, t. I, p. XII. — M. François de Bonnault est décédé le 29 mai 1900; singulière coïncidence; le même jour que M. de Marsy. — V. l'éloge funèbre, par le Président Sorel. P. V. 1900, p. 36-38.

en avons l'espoir fondé. Il faut attendre la fin d'un cartulaire, c'est-à-dire la TABLE, pour le lire avec plus de fruit.

XII. — Les monastères, dont le chanoine Morel étudiait la vie intérieure, l'attiraient aussi par leur architecture. Ainsi publia-t-il une monographie remarquable de *l'abbaye de Saint-Martin-aux-Bois* et de son église, édifice majestueux dont on peut affirmer qu'il paraît moins une construction matérielle qu'une *pétrification spirituelle*. A Saint-Martin-aux-Bois, notre ami a su servir la cause de l'art en publiant une de ses plus belles productions. La Société archéologique de Clermont s'estima très honorée d'insérer dans ses *Mémoires* une œuvre qui était de son ressort.

Mais il faut se borner, sous peine d'abuser de la grande patience du lecteur. Je n'oserai seulement, avant de donner la liste complète des œuvres du « bénédictin de Chevrières » :

XIII. — *L'Épigraphie du canton d'Estrées-Saint-Denis*. — Les amateurs de monographies locales trouvent, dans le relevé des inscriptions gravées sur les monuments, dans les églises, dans les anciens cimetières, ou en relief sur les cloches, ou conservées sur les vitraux, les tapisseries, etc., un genre de document, moins ardu que les chartes ou les parchemins. Malgré les flatteries misérables qui font, parfois mentir la pierre, une inscription funéraire ou monumentale contient toujours trois choses importantes : un fait, un nom et une date, et ces utiles rensei-

gnements nous sont fournis avec le caractère d'une authenticité égale à celle de nos chartes et de nos diplômes, supérieure à celle de nos chroniques, car ils ne sont défigurés ni par les propres sentiments d'un narrateur, ni par l'esprit de système, ni par la passion politique.

Pas n'est besoin de montrer plus longuement les avantages de ces documents, malgré le côté faible de la vanité humaine, qui, en somme, ne peut nuire à l'exactitude des noms, des dates ou des faits dont l'affirmation a été lue par les contemporains et acceptée d'eux sans contradiction.

Bref, on n'analyse pas plus un travail de ce genre qu'un dictionnaire : on lui rend hommage en s'en servant.

CHAPITRE II

Liste des travaux divers

• du chanoine Morel

suyvant l'ordre de leur publication

Une simple anthologie de ses principales productions ne nous paraît pas suffisante pour connaître l'étendue et la grande richesse de son œuvre. Le répertoire aussi complet que possible, voire même annoté d'indications complémentaires, de ses publications successives, la plupart parues dans les *Bulletins* de la *Société historique*, ou les feuilles locales, s'impose comme corollaire, à la fin de sa biographie. Rassemblées année par année, elles donneront le total de 165 numéros, chiffre impres-

sionnant qui servira de conclusion et de justification à cette étude sur notre très regretté confrère et ami.

1873

1. — *Cantique en l'honneur de Saint Georges*. In-16, 4 p. — Imprimé par l'auteur, pour la fête patronale de Chevrières.

2. — *Vie de Saint Georges*, avec séquence ou prose, et l'*Alleluia de Saint Georges*, pour la procession et le salut seulement. Appr. de Mgr l'Evêque de Beauvais, 11 mars 1873.

Nous ignorons encore si M. Morel est l'auteur ou simplement l'éditeur.

In-12, 8 p. Typogr. Radenez, Montdidier.

1877

3. — *Houdancourt, seigneurie et paroisse*, 1^{re} partie. In-8°, 330 p. Henry Lefèvre, impr., Compiègne. Extrait du tome III (1896) du *Bulletin* de la S. H. La suite a paru dans les t. IV et V, avec illustrations, en 1888.

1878

4. — *Les Seigneurs du Fayel*. — *Bulletin S. H.*, t. IV, p. 294-298.

5. — *Les Seigneurs de Chevrières*. — *Ibid.*, t. V, p. 17. — *Notice sur la paroisse d'Arsy*, ses seigneurs, Gouy d'Arsy. — *Ibid.*, p. 42.

1879

6. — *Houdancourt*. — *Echo de l'Oise*, 20 juin.

Partie de l'allocution adressée à Mgr Hasley, évêque de Beauvais, le 14 juin, et compte rendu de la consécration de l'autel donné par M^{me} la Duchesse de la Mothe-Houdancourt. — V. même journal, 12 avril 1884, description de trois vitraux qui complètent la décoration de l'église, et ci-après le n^o 154, année 1911.

7. — *Historique de l'insigne relique de Saint Georges*, qu'on vénère dans l'église de Chevrères. — *Semaine religieuse* de Beauvais, année 1879, p. 68 et 93.

1880

8. — *Le Mandement de Monseigneur de Beauvais* (François-Honorat-Antoine de Beauvillers de Saint-Aignan) pour l'année 1722.

Adoucissement à l'antique observance du Carême. — *Semaine religieuse* de Beauvais, 22 février 1880.

1881

9. — *Houdancourt*, 13 novembre 1881. Bénédiction d'un drapeau offert par M. Meurinne, conseiller général, aux sapeurs-pompiers. Allocution de circonstance et compte rendu. — *Echo de l'Oise*, 15 novembre 1881. Autre compte rendu dans le *Journal de l'Oise* et le *Progrès de l'Oise*, 17 novembre 1881.

1882

10. — *Compte rendu* de l'excursion de la Société archéologique de Soissons, à Compiègne. Toast de l'abbé Morel, vice-président de la S. H. de Compiègne. — *Echo de l'Oise*, 13 juin 1882.

11. — *Le Cardinal Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai*. — Notice lue à la S. H., 21 mai 1882. — *Echo de l'Oise*, 16 juin 1882.

Faire connaître les relations de Pierre d'Ailly avec Compiègne, sa ville natale, a été le premier but de l'auteur. Il fournit, à cette occasion, quelques éléments nouveaux à la topographie et à la démologie de Compiègne, avec des documents et détails fort remarquables, ignorés de M. Aubrelisque, son biographe.

Pierre d'Ailly, une des gloires de l'Université de Paris présida, le 6 avril 1415, la Commission d'enquête pour l'examen des doctrines de l'hérétique Jean Huss.

12. — *Chevrières. Fête nationale du 14 juillet 1882*. Allocution de l'abbé Morel. — Fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, du canton de Grand-Fresnoy. — Extrait des archives de la commune de Houdancourt. — *Echo de l'Oise*, 18 juillet 1882.

1883

13. — *La Seigneurie de Francières*. — In-8°, 47 p. — Amiens. Typog. Delattre-Lenoël.

Cet essai de monographie, lu à la Société Historique de Compiègne, séance de décembre 1882, fut offert aussitôt à *la Picardie*, du consentement de l'auteur, par M. le Comte de Maray. — V. *Tablettes d'histoire locale*, d'E. Coët, 3^e partie, p. 65, Antoine de Belloy et l'Eglise, p. 254 ; 5^e partie, p. 234, Jeanne de Francières, le Château...

14. — *La Maison d'Avène, de Fontaine et de Roberval*. — Amiens. Typ. Delattre-Lenoël.

Extr. de *la Picardie*. — Cette notice a été lue à la Société Historique, séance du 11 juillet 1883.

1884

15 — *Remarques sommaires sur les notices historiques*, publiées dans l'*Annuaire du Progrès de l'Oise*, année 1883.

Rectifications et corrections. Plaq. in-18, 10 p. Compiègne, Imp. H. Lefebvre.

16. — *Le Dénombrement de la terre de Rhuis et Saint-Germain-les-Verberie (Oise) vers 1390*. — Senlis, impr. Ernest Payen, 1884. In-8°, 78 p.

17. — *Houdancourt*, description de *trois vitraux*, sortis des ateliers Roussel, peintre-verrier, à Beauvais, donnés à l'église par des bienfaiteurs toujours en vénération. — *Echo de l'Oise*, 12 avril 1884.

1885

18. — Notice sur le *prieuré de Bouquy*, ou de *N.-D. des Bois*, au territoire de Jaux et dépendant de Saint-Yved de Braine. Lecture faite le 15 janvier 1885. V. *Procès-Verbaux* de la S. H., t. VI, 292.

19. — *Esquisse du fief de Varanval* (à Jaux), dont le nom est connu depuis 1373. — Lecture du 16 avril 1885. — P. V. *ibid.*

20. — Mémoire sur l'*Etat de l'Instruction publique dans le département de l'Oise, avant 1789*. (Séance du 19 février 1885.)

La Société Historique délègue l'auteur au Congrès des Sociétés Savantes et le charge d'y présenter son travail.

1886

21. — Mémoire sur les *Représentations théâtrales et les exercices littéraires dans les collèges de Compiègne et de Noyon*, aux xvii^e et xviii^e siècles. — Séance du 18 mars 1886.

22. — *Les fiefs de Mondescourt et de Waripont*, près de Noyon.

Leur histoire depuis les premières années du XIII^e siècle, jusqu'au commencement du XIX^e, où Anne Luglienne du Closel, héritière de ces seigneuries, épouse Mathieu Estave, baron de Valsery. (Séance du 16 Décembre 1886).

23. — *Les Ecoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*. — Compiègne, imp. H. Lefebvre, gr. in-8^o, 160 p. — *Bulletin religieux* de Beauvais, 12 mars 1887. — E. Coët, *Tablettes d'hist. locale*, t. I^{er}, p. 11; t. II, p. 101; t. III, p. 106.

1887

24. — Notes sur les *foires de Compiègne et du canton d'Estrées-Saint-Denis*. (Séance de la S. H., 21 avril 1887. *Bulletin* t. VII, p. 389. (V. plus bas, n^o 32.)

25. — *Mort de M. Boursier*, maire de Chevrières, à l'incendie de l'Opéra-Comique, avec sa fille, le 28 mai 1887. Touchante allocution. — *Bulletin religieux* du dioc. de Beauvais, 11 juin 1887.

26. — *L'Origine du Prieuré d'Elincourt-Sainte-Marguerite*. Compiègne, H. Lefebvre, impr. In-8^o, 13 p. — Cf. *Bulletin de la S. H.*, t. VII. — Remarques sur la

donation d'Hugues de Coudun à Saint-Hugues de Cluny.

1888

27. — *Houdancourt. Seigneurie et Paroisse.* — Bulletin de la S. H., t. III, IV et V. — Compiègne, impr. H. Lefebvre.

28. — *Bréviaire de Beauvais*, au xvi^e siècle. — Travail destiné au Congrès de la Sorbonne, lu à la S. H., séance du 19 avril 1888.

1889

29. — *L'ancienne Liturgie des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis.* — Beauvais, typog. D. Pere, imprim. de l'Evêché, A. Cartier, gérant. S. D. — Extrait du *Bulletin religieux*, année 1889.

Division de l'ouvrage : le Bréviaire de Beauvais au XIII^e siècle ; le Bréviaire de Senlis au XIII^e siècle. Étude comparative entre eux et les Bréviaires monastiques.

Ces notices ont été lues aux Congrès des Sociétés Savantes, la première au Ministère de l'Instruction publique, le 23 mai 1888 ; la seconde à la Sorbonne, le Mardi 11 juin 1889. Ce sont les premiers linéaments d'une étude sur la Liturgie et le culte des Saints dans les anciens Diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, où sont relevés les particularités curieuses.

30. — *Reliquaire de Saint-Georges.* — *Bulletin religieux*, 27 avril 1889, p. 310.

L'église de Chevières était dédiée à Saint-Georges, comme nous l'apprend une charte de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, datée du 23 septembre 937. Elle possède une relique insigne de son patron. M. Morel en a indiqué la provenance et les diverses recognitions.

31. — *La Jacquerie aux environs de Compiègne.* — Procès-verbaux, séance du 18 juillet 1889.

Elle a pris naissance après la bataille de Poitiers. Le travail qui en retrace l'histoire et les caractères est principalement rédigé d'après les lettres de rémission relevées aux archives nationales, des années 1323, 1358 et 1361, accordées à un certain nombre d'individus qui, presque tous, s'excusent d'avoir été forcés de prendre part à ce mouvement insurrectionnel, par la crainte de voir brûler leurs maisons. Les faits rapportés dans ces documents concernent surtout Jaux, Remy, Guise et Breuil. (V. séance du 17 juillet 1890 pour Villers-St-Paul).

1890

32. — *Les anciennes foires de la ville de Compiègne.* — *Echo de l'Oise*, 1^{er} avril 1890.

Celle de la Mi-Carême (1093) remontant à la translation du Saint-Suaire, 4 foires franches au commencement des 4 saisons, remplacées par une foire d'un jour le 15 de chaque mois, la foire aux bestiaux qui se tient le dernier mardi de chaque mois, et enfin la foire dite des *Capucins* qui commence le 25 mars et finit le 11 avril.

33. — *Le Comte de Cossé-Brissac*, décédé le 22 avril 1890, à Paris. — *Bulletin religieux*, 1890, p. 319.

Obsèques, le 25 avril, au Fayel, et allocution, où revit le gentilhomme à la fois fidèle aux souvenirs de sa famille et ouvert aux idées du temps qui, des privilèges du passé, ne voulait conserver que la devise : *Noblesse oblige.*

34. — *Manuscrit de Saint Front* (office

noté). — *Procès-verbaux* de la S. H., 1888-1891, p. 116-117.

A la séance du 17 juillet 1890, M. Morel donne la description détaillée du mss. enluminé de 9 miniatures délicates (scènes de la vie du saint Martyr), appartenant à la Communauté des Religieuses de la Compassion, à Domfront et provenant de Claude d'Amval qui épousa, en 1512, Marguerite de Wallon.

35. — *Les aventures de quelques pauvres Jacques*. — Lecture faite à la S. H. le 17 juillet 1890. (V. le P. V.)

36. — *La liturgie de la quinzaine de Pâques*, dans les anciens diocèses. — Séance de la S. H., 20 mars 1890. — Mémoire lu à la Sorbonne, au Congrès du 16 avril 1891.

1891

37. — *Madame la Duchesse de la Mothe-Houdancourt*, marquise de Walsh-Serrant, grande d'Espagne de 1^{re} classe, décédée le 25 mai 1891. — Notice nécrologique publiée dans *l'Echo de l'Oise*, 5 juin 1891, recomposée et mise en brochure à l'impr. H. Lefebvre, Compiègne. In-8°, 7 p.

38. — *Le Chef de Sainte Anne, en l'abbaye d'Ourscamp*.

Origine de cette précieuse relique obtenue du chapitre d'Apt., avant 1396, par Mathieu de Roye et conservée dans l'Eglise de Chiry.

Séance de la S. H., 16 juillet 1891. — *Echo de l'Oise*, 24 juillet 1891, et *Bulletin religieux* de Beauvais, 1^{er} août 1891. Cette étude a été publiée en brochure séparée.

39. — *La Jacquerie dans le Beauvaisis*,

principalement aux environs de Compiègne. — Abbeville, impr. du « *Cabinet hist. de l'Artois et de la Picardie* », 1891. In-8° 30 p.

Mémoire lu à la S. H., 16 avril 1891, et présenté à la Sorbonne au Congrès de la même année.

1892

40. — *Les Joies du canton d'Estrées-Saint-Denis*. — Procès-V. de la S. H. 1892. — *Echo de l'Oise*, janvier 1892.

Etablies par le roi Henri II, 2 à Chevières, 2 à Estrées et 2 au Grand-Fresnoy, dont l'établissement est de création moderne (V. ci-dessus n° 24).

41. — *Etienne Marcel*. Ses envoyés à Compiègne. Sa trahison. Sa mort (1358). Lu à la S. H., 18 février 1892.

Paru sous le titre *Variétés*, dans l'*Echo de l'Oise*, 26 février 1892.

Les grandes chroniques de Saint-Denis et Simeon Luce, etc., prouvent que la réputation qu'on a voulu faire à ce prévôt des marchands de Paris, a l'air d'un mensonge historique. Les documents mis ici en valeur sont la preuve de son ambition démesurée, et l'amour de la Patrie ne semble guère avoir eu d'accès dans son âme.

42. — *La R. Mère Madeleine*, supérieure des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, à Chevières (1876-1892). — *Bulletin religieux* de Beauvais, 12 mars 1892. Panégyrique ou oraison funèbre.

43. — *Les Chapellenies de Remy* (une au château de Beaumanoir, quatre à l'église paroissiale et une au château de

Remy). — Séance de la S. H. du 17 mars 1892. — *Echo de l'Oise*, 25 mars 1892.

44. — *Le Fayel*. Eloge nécrologique et généalogie de M^{me} la duchesse de la Mothe-Houdancourt, Elisabeth-Françoise-Marie-Ulrique d'Héricy, marquise de Walsh-Serrant, décédée le 25 mai 1892. — Ext. de l'*Echo de l'Oise*.

45. — *Estrées-Saint-Denis*. Compte rendu de la *distribution des prix* au Pensionnat et aux Ecoles dirigées par les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny. Discours de M. le chanoine Pihan. — *Echo de l'Oise*, 30 août 1892.

46. — *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique*, offert au Congrès international des Américanistes, par la S. H. de Compiègne. Précédé de *l'Influence des œuvres de Pierre d'Ailly sur les projets de Christophe Colomb*, par le comte de Marsy. — *Jean-François de la Rocque*, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada, par l'abbé Emile Morel. — Compiègne, imp. Henry Lefebvre (septembre 1892). In-8°.

47. — *La Maréchale de la Mothe-Houdancourt (1697-1773)*. — *Echo de l'Oise*, 15 novembre 1892.

Notice biographique suivie du *testament* écrit au Fayel, le 4 octobre 1759. On remarque quelle largeur d'idées, quel souffle de grandeur morale, dans cet acte de dernière volonté où se reflète l'âme de l'ancienne France, trop longtemps méconnue, mais mieux connue grâce à de consciencieux et sagaces érudits. Née Marie-Estelle de la Roche Corbon, cette dame de haut

lignage mourut à Paris le 8 janvier 1773. Son portrait de valeur est conservé au château du Fayel.

48. — *Boulogne-la-Grasse*. — *Echo de l'Oise*, 30 décembre 1892.

Analyse du volume écrit par l'abbé Martinval et couronné par la *Société des Antiquaires de Picardie*. L'histoire de cette paroisse est intimement liée à celle du domaine de la célèbre abbaye de Corbie.

1893

49. — *Origines de la commune de Compiègne*. — Procès-verbal de la S. H., séance du 19 janvier 1893.

L'auteur étudie notamment les lettres de sauvegarde de Louis VI et la charte de Louis VII.

50. — *Jean-François de la Rocque*, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada. — Extrait du *Bulletin de Géographie hist. et descriptive* n° 3. Paris, Ernest Leroux, éditeur. In-8°, 23 p.

Cette étude a été résumée dans les *Tablettes d'histoire locale*, par E. Coët (année 1892), sous le titre : *Un Vice-Roi*.

M. Morel a refondu son travail pour y ajouter des pièces justificatives et un portrait de Jean-François de la Rocque.

51. — *Fondation d'une école ecclésiastique à Remy*, en 1700. — *Echo de l'Oise*, 22 décembre 1893.

L'acte notarié, en date du 13 septembre 1700, de Louis Baugrand, natif de Remy, mort à Vienné, en Autriche, est rappelé dans l'église par une pierre commémorative. (V. l'*Epigraphie* du canton d'Estrées, par M. Morel). Ces modestes mais bien utiles institutions de nos pères non-

trent qu'on a eu tort de soutenir qu'avant 1836 rien n'avait été fait pour l'instruction des paysans.

52. — *Deux curieux épisodes de la Jacquerie*, en 1358. — Procès-V. de la S. H., 1893, t. II, p. 143 et suiv. — *Echo de l'Oise*, 1^{er} sept. 1893. — *Bulletin religieux*, année 1893, p. 655.

1894

53. — *Ordonnance de Charles VIII, pour la Répression des brigandages* commis par les gens de guerre et les vagabonds. — Paris, Ernest Leroux, édit. In-8°, 2 p.

(Extrait du *Bulletin du Comité des Travaux hist. et scientifiques*, année 1893.)

54. — *Quatre chartes communales du douzième siècle*, conférant divers privilèges à Royallieu, Jonquières, La Bruyère, près du Meux, et Chevrières. — *Revue historique*, t. XIX. In-8°, 7 p. — *Journal Le Temps*, 10 mars 1894. — Séance de la S. H., 21 décembre 1893, p. 193, et année 1894, p. 55.

De ces 4 chartes datant de 1153 à 1182, celle de Jonquières est absolument inédite ; elle offre donc un intérêt particulier.

55. — *La Charité au XVII^e siècle*, dans le diocèse de Beauvais. — Séance de la S. H., 18 janvier 1894. — *Echo de l'Oise*, 9 et 23 fév. 1894. — *Bulletin religieux*, 17 fév. et 24 mars 1894. — *Chronique locale et petites affiches beauvaisiennes*, supplément au journal *Le Socialisme* du 24 fév. 1894. Beauvais, bureaux et rédaction, 4, rue Nicolas-Godin.

Qui pensait alors qu'un Evêque de Beauvais, avant la Révolution, travaillait à l'extinction de la mendicité, avec des moyens qui ne sont pas à dédaigner ?

56. — *La Chapelle du Fayel*. — Historique paru dans *l'Echo de l'Oise* du 14 novembre 1894. — V. ci-après, n° 60.

57. — *Etienne Marcel et le Grand Ferret (1353-1359)*. — Extrait de *l'Annuaire de l'Oise* de 1894. Beauvais, typog. D. Pere. A. Cartier, gérant. In-8°, 32 p.

58. — *Les Aventures d'un vieux Missel de Jonquières*. — *Echo de l'Oise*, 28 décembre 1894. In-12, 7 p.

Ce volume est conservé à la Bibl. nat., cote B, 28.991. — Il a été imprimé par Simon Vostrier de son œuvre, qui fait valoir ses qualités dans le titre préface, et est devenu livre de lecture à l'école du moustier de Jonquières, de 1530 à 1540.

1895

59. — *La Cession de la Mairie de Pontpoint à l'abbaye du Moncel*. — Séance de la S. H., 17 janv. 1895. Lecture faite en vue du Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, 17 avril 1895. (V. ci-après, en 1899, n° 79, autre édition.)

60. — *Madame la Duchesse de la Mothe-Houdancourt, comtesse de Cossé-Brissac, grande d'Espagne de 1^{re} classe*, décédée le 21 janvier 1895. Funérailles, allocution de M. Morel (In-8° de 8 p. s. n. d'impr.)

V. à la fin de *l'Histoire du Château du Fayel*, la dernière pensée de la noble défunte.

— Sous la rubrique *Le Fayel*, *l'Echo de*

l'Oise a publié la même étude nécrologique, 1^{er} février 1895.

61. — *Marguerite et Charlotte d'Armagnac*. Notes et documents inédits. — Extrait du *Bulletin hist. et philologique* 1894. In-8^o, 4 p. Paris, impr. nat., août, 1895.

62. — *Un témoin de l'ancienne liturgie romaine beauvaisienne*. — Séance de la S. H., 20 juin 1895. Compte rendu par M. R. de Magnienville. — *Echo de l'Oise*, 12 juillet 1895.

Ce témoin est une pierre commémorative. V. *l'Epigraphie*, p. 14, indiquant les prières d'un salut fondé en 1615, dans l'église de Chevrières, le jour de *Pâques communiaux*, par Me Jean Wallet, curé de Saintines, natif de Chevrières. Il assura, en même temps, une messe de fondation, dans la chapelle de Notre-Dame-au-Mont, à Verberie. L'inscription subsiste encore.

63. — *Houdancourt*. Noces d'or de M. et M^{me} Boucher-Decourbe, le 23 septembre 1895. Compte rendu et allocution. Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 27 septembre 1895.

64. — *Le Château du Fayel et ses Seigneurs*. Ouvrage publié sous les auspices de la S. H., avec portraits et illustrations. — Compiègne, impr. Henry Lefebvre. Gr. in-8^o, 128 p.

Le *Bulletin religieux* du 15 décembre 1894, a reproduit l'Appendice sur la chapelle. Cet ouvrage est un vrai service de reconnaissance rendu à la famille seigneuriale. Si certaines périodes ont dû être difficiles à reconstituer, l'ensemble du récit laisse bien comprendre l'intérêt dont le Fayel est entouré. Lire, p. 119,

l'analyse des documents utilisés pour cette monographie éditée avec luxe.

65. — *La fondation de Jeanne Descoutuelle et de Philippote Caignet, à La Croix-Saint-Ouen.* — *Echo de l'Oise*, 12 juillet 1895.

Dispositions testamentaires consignées sur une pierre tombale placée dans l'église. L'épithaphe, en 49 vers, est curieuse par la naïveté et la recherche du style.

1896

66. — *Les Offices de la Quinzaine de Pâques* au XIII^e siècle, dans le diocèse de Beauvais et dans les diocèses voisins. — Séance de la S. H., 16 avril 1896. Procès-V., p. 67-86. — *Echo de l'Oise*, janvier 1896. Extr. en plaq. in-8°, 20 p.

Il y a là un curieux résumé des cérémonies d'autrefois, v. g. celle du monstrueux papoïre, etc., ou de rites plus captivants.

67. — *Les Cérémonies du Mariage* dans les diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, au XV^e siècle. — Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 14 février 1896. In-8°, 8 p. — P.-V. 1896, pp. 43-52.

C'est une communication préparée pour le Congrès de l'année suivante sur la Liturgie romaine française ou romaine parisienne, parce que les textes en usage à Paris s'étaient répandus de là dans les provinces, dès le règne de Charlemagne. *Le Peuple français*, 24 avril 1897 a rendu compte de cette étude.

68. — *Inauguration d'une plaque à la mémoire du Grand Ferret, à Rivecourt.* 16 avril 1896. Compiègne, impr. H. Lefebvre. In-8°, 22 p.

La vie du grand Ferret est retracée à grands traits à l'aide des récits de deux chroniqueurs contemporains, Jean de Noyal et le carme Jean Fillion de Venette.

La commune de Longueil-Ste-Marie a été dotée, le 23 juin 1880, par M. Meurinne, d'une statue de bronze représentant le grand Ferret dans l'action du combattant des Anglais. L'honorable ancien conseiller général du canton d'Estrées-St-Denis a voulu que devant ce qui reste de l'ancienne forteresse, où la population se réfugiait aux jours du danger, chacun pût saluer l'homme extraordinaire qui en fut un des plus vaillants défenseurs.

69. — *Un prédicateur populaire* dans l'Italie de la Renaissance. Saint Bernardin de Sienna, 1380-1444. — *Echo de l'Oise*, 14 juillet 1896.

Etude sur le livre de Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française. Paris, Plon, 1 vol. in-18, « édifiant comme un livre de piété, savant comme un ouvrage d'érudition, attrayant comme un recueil d'histoires. »

1897

70. — *La Commune de La Neuville-Roy*, depuis son érection, en l'année 1200, jusqu'à sa suppression, en 1370. — Lecture du Congrès du 7 avril 1896, à la Sorbonne. — In-8°, 12 p., extr. du *Bulletin hist. et philologique*, 1896.

71. — *La Naissance de Saint Louis à La Neuville-en-Hez*. — Beauvais, typog. D. Pere, Cartier, gérant. In-8°, 36 p. Ext. des *Mémoires de la S. acad. de l'Oise*, t. XVI, p. 560. — V. compte rendu de la séance du 21 janv. 1897. — *Echo de l'Oise*, 23 janv. 1897.

72. — *La Maréchale de la Mothe-Houdancourt*, gouvernante du duc de Bourgogne. — Soc. hist., 18 févr. 1897. Procès-verb., pp. 37-42. — *Echo de l'Oise*, 2 mars 1897, et tirage à part 6 p.

Cette étude fut rédigée d'après le travail que M. le comte d'Haussonville avait commencé de consacrer, dans la *Revue des deux Mondes*, à Louis de France, duc de Bourgogne, petit-fils du grand Dauphin et père de Louis XV.

73. — *Incendie du Bazar de la Charité*, 4 mai 1897, à Paris. — *Echo de l'Oise*, mai 1897.

Dans cette catastrophe périt M^{me} la Comtesse de Moustier, née Antonie d'Avary. L'auteur a mis en lumière ce type de grande dame chrétienne, fait de force et de grâce, exerçant naturellement une sorte de royauté autour d'elle tout, en s'inclinant sans cesse sous la main de Dieu. Ce dernier hommage restera à la place d'honneur dans les archives de la famille que le chanoine Morel connaissait si bien, comme un précieux monument élevé à la mémoire de celle qui le méritait à tant de titres.

74. — *Estrées-Saint-Denis*. — Compte rendu de la distribution des prix au Pensionnat et discours de M. le chanoine Müller (11 août 1897).

1898

75. — *Sœur Charlotte de la Résurrection*. — Pr. verb. de la S. H. 1898, p. 23.

Analyse du volume de l'abbé Blond, vicaire général de Beauvais, sur cette religieuse née à Mouy, doyenne d'âge des Carmélites guillofinées le 17 juillet 1794. Cette biographie contient une histoire très détaillée du Carmel de Compiègne pendant le 18^e siècle.

76. — *Les Domeliers au XIII^e siècle.* — Séance de la S. H., 16 juin 1898. — *Echo de l'Oise*, 25 août.

Histoire du fief de ce nom cédé aux Frères Mineurs, ou Cordeliers, établis à Compiègne en 1229, seulement trois mois après la mort de Saint-François d'Assise.

77. — *Anciennes Liturgies locales.* — Séance de la S. H., 15 décembre 1898. — Avec bibliographie détaillée des sources qui ont permis de rédiger ce travail.

1899

78. — *Le Mouvement communal au XII^e siècle, dans le Beauvaisis et aux environs.* — In-8°, 23 p. Beauvais, impr. du *Moniteur de l'Oise*. Extrait des *Mémoires de la Soc. acad. de l'Oise*, t. XVII, 2^e partie, 1899.

Notice lue au Congrès des Soc. sav., à la Sorbonne, le 14 avril 1898. V. le compte rendu dans le *Bulletin hist. et philologique du Comité des Trav. hist.* 1898, p. 127 et 128.

79. — *La Cession de la Mairie de Pontpoint à l'abbaye de Moncel, en 1364.* — In-8°, 24 p. Extrait des *Mémoires du Comité arch. de Senlis*. Impr. E. Dufresne, 1899. — V. *Journal officiel*, 18 avril 1895. *Echo de l'Oise*, 23 avril 1895.

80. — *La Jacquerie aux environs de Compiègne, en 1358.* — Lu à la S. H., le 18 juillet 1899.

81. — *Obsèques de M. et M^{me} Facq, à Chevières, 9 mars 1899.* — Gr. in-8° à 2 col., 7 p. Compiègne, impr. E. Levéziel.

(Extrait de l'*Echo de l'Oise*, 11 et 14 mars 1899.)

82. — *La division de la Ville de Compiègne en trois paroisses*, en 1899. — In-8°, 3 p. Compiègne, impr. H. Lefebvre. — *Bulletin de la S.H.*, t. IX, p. 253. Procès-verbaux 16 mars 1899, t. VIII, p. 29.

Cette communication était presque d'actualité, car elle coïncida avec un projet d'agrandissement de la paroisse Saint-Antoine, enclavée entre ses deux voisines, qui n'a pas abouti.

83. — *Les Etats de Compiègne en 1958*. Impr. Lefebvre, 17 août 1899.

84. — *La Renaissance catholique en Angleterre, au XIX^e siècle*. (Broch. de 11 p.) Extrait de l'*Echo de l'Oise* des 23 et 28 septembre 1899.

1^{re} partie Newman et le mouvement d'Oxford par Paul Thureau-Dangin.

85. — *Houdancourt. Obsèques de M^{lle} Julie Boucher, le 9 sept. 1899*. Allocution.

1900

86. — *Le Congrès des Sociétés savantes (à la Sorbonne), 5 juin 1900, et le Congrès archéologique de France, à Chartres, 23 juin 1900*.

M. Morel y fait connaître l'origine et les caractères distinctifs du *Responsorial de Noyon* et a donné les comptes rendus des séances et des excursions dans les P. V. de la S. H. 1900, p. 61-67 et dans l'*Echo de l'Oise* du 28 juillet 1900; Extr. in-8° 7 p.

87. — *La Consécration du maître-autel de l'église de Chevrières*. — Compiègne,

impr. E. Levéziel. In-8°, 15 p. (Extrait de l'*Echo de l'Oise*, 16 octobre 1900.)

88. — *Bibliographie du diocèse de Beauvais.*

En mai 1900, M. Morel envoyn son *manuscrit* demandé par Mgr. Douais, pour la bibliothèque de l'Evêché.

89. — *La Gallia christiana et les listes épiscopales.* In-8°, 16 p. Compiègne, impr. Levéziel, 1900. — Extrait de l'*Echo de l'Oise* des 1^{er} et 4 décembre 1900. P.-V. 1900 et 1901, p. 53 et 69-85.

Intéressantes références sur les origines chrétiennes des Eglises de France et la méthode de Mgr Duchesne, ses fastes épiscopaux et les justes observations de Léopold Delisle sur la question de savoir si les Eglises de France ont été, suivant la tradition, fondées au 1^{er} siècle par des disciples des Apôtres.

90. — *Sur les Listes épiscopales antérieures au IX^e siècle.* — *Echo de l'Oise*, 22 novembre 1900, et *Journal officiel* du 6 juin 1900, p. 3543. — V. procès-verbaux 1901, p. 53.

91. — *M. l'abbé Masson*, ancien curé de Venette (1839-1900). Biographie et discours aux obsèques. In-12, 14 p. (Extrait de l'*Echo de l'Oise*, 21 août 1900.) Compiègne, impr. Levéziel.

92. — *Aperçu de la Liturgie des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*, du XIII^e siècle au XVII^e. In-8°, 19 p. (Extrait du *Bulletin hist. et philo.* 1899. Paris, Impr. nationale, MDCCC.)

1901

93. — *La Commune de Compiègne, 1153-*

1319. In-16, 20 p. Compiègne, impr. H. Lefebvre.

94. — *Compte rendu du Congrès des Soc. sav., tenu à Nancy, du 9 au 13 avril.*

Après la description des édifices de la ville vieille et neuve, M. Morel indique discrètement l'étude générale qu'il présente sur le St-Sunire de l'Abbaye de Saint-Corneille. Suit le récit d'une excursion de trois jours dans les Vosges.

V. Procès-verbal de la séance S. H. 17 mai 1901, p. 105-112. — *Echo de l'Oise*, 1^{er} juin 1901. In-8^o, 8 p.

95. — *Excursion archéol. du 2 juillet 1901 (Ménévillers, Saint-Martin-aux-Bois, Maignelay, Montigny, Ravenel).*

P. V., p. 86-93. — *Compte rendu extrait de l'Echo de l'Oise*, 1^{er} août 1901.

1902

96. — *Impressions d'Italie.* — In-8^o, 13 p. Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 23 janv. 1902. — Pr.-V. 1901, p. 77 et 125-135.

Voyage de septembre 1901, en passant par la Suisse, lac des Quatre-Cantons, tunnel de St-Gothard, Pise, Padoue, Assise, Lorette, Rome et les catacombes. Visite au Pape Léon XIII.

97. — *Le Congrès des Sociétés savantes, tenu à Paris, du 1^{er} au 5 avril 1902.* — *Compte rendu publié dans les P.-V. 1902, pp. 59-66, 79.* — *Echo de l'Oise*, 28 juin 1902.

On y trouve un inventaire détaillé des livres liturgiques imprimés avant le XIII^e siècle à l'usage des Diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis.

98. — *Excursion archéologique de la S. H., 17 juin 1902 (Mouy, Bury, Cam-*

bronne-Clermont). Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 28 juin 1902. Imp. Levéziel, in-8°, 7 p. — P.-V. 1902, pp. 67-73.

99. — *Les Compiégnois au Congrès de Toulouse* (7 avril 1902).

Aperçu de la Liturgie romaine-française dans les Diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, du treizième au dix-septième siècle, afin de montrer en quoi elle diffère de l'office romain pur. Les particularités méritent d'être signalées.

Ibid. Les Diocèses de Noyon et de Senlis en 1786.

100. — *Chemin de la Croix* (Cantique pour le). C. Paillart, édit., Abbeville. In-16, s. d.

101. — *Liancourt-Saint-Pierre* (Oise). Obsèques de M. Piban, ancien maire, président du Conseil de fabrique, 22 mars 1902. In-8° extrait de *l'Echo de l'Oise*, 27 mars 1902. Compte rendu reproduit presque *in extenso* par le *Bulletin religieux* de Beauvais.

102. — *Houdancourt*. Obsèques (3 juin 1902) de M. Arsène Boucher, trésorier de la fabrique et ancien maire. Portrait du défunt par M. Morel, dans *l'Echo de l'Oise*.

103. — *Chevrières*. Service funèbre (8 juillet 1902) pour le repos de l'âme de M. Meurinne.

Allocution résumant ses titres à la reconnaissance et aux prières des assistants. Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 12 juillet 1902.

104. — *Le diocèse de Beauvais à Lourdes*. 1^{er} au 6 sept. 1902. — In-8°, 15 p. Compiègne, imp. Levéziel. Extrait de *l'Echo de l'Oise*, 16 septembre 1902.

Un autre récit du même pèlerinage, précédé d'une lettre de Mgr Douais, a été publié en format in-12, à l'impr. du *Journal de l'Oise*, à Beauvais.

1903

105. — *Les Livres liturgiques imprimés avant le xviii^e siècle à l'usage des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis.* In-8^o, 16 p. Extrait du *Bulletin hist. et phil.* 1902. Paris, Impr. nat., MDCCCIII.

106. — *L'Histoire du Bréviaire de Rouen*, par M. le chanoine A. Collette. In-8^o, 6 p. Extrait de l'*Echo de l'Oise*, 5 février 1903.

Lu en séance de la S. H., 18 janvier 1903, comme un chapitre des Recherches sur la Liturgie.

107. — *Les Représentants du peuple, Collot d'Herbois et Isoré*, de Senlis, en mission dans les départements de l'Aisne et de l'Oise, sous la Terreur, du 31 mai 1793 au 27 juillet 1794. (422 jours). In-8^o, 7 p. — Extrait de l'*Echo de l'Oise* du 16 avril 1903.

Le rapport d'Isoré, d'un palpitant et lugubre intérêt, que M. Morel a découvert à la Biblioth. nat., est publié in extenso dans les P. V. de la S. H., t. XII, p. 40-47, 53.

108. — *Congrès des Sociétés savantes à Bordeaux*, du 14 au 18 avril 1902. Compte rendu lu à la S. H., séance du 16 mai 1903.

— Extrait du *Progrès de l'Oise*, 12 août 1903. In-8^o, 8 p.

L'*Aquitaino* (Semaine relig. de Bordeaux) a donné le résumé de l'Etude sur la Liturgie des 3 Diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, en y joignant une appréciation des plus flatteuses.

109. — *Pèlerinage de Lourdes*, 30 août.

115. — *Le Saint-Suaire de Saint-Corneille de Compiègne*. In-8°, 104 p. Impr. du *Progrès de l'Oise*. Dédié à Mgr Douais.

V. Bulletin de la S. H., t. XI, avec appendice intéressant. — On suit l'histoire de cette relique de la Passion de N.-S. depuis l'an 700 jusqu'en 1840.

116. — *Chevrières*. Touchante manifestation. Obsèques de M. Guérin, maire, le 28 nov. 1904. Discours de M. Morel, etc. Extrait du *Progrès de l'Oise*.

117. — *Monseigneur de la Rochefoucauld et la Constitution civile du Clergé*. — Extrait des procès-verbaux, rapports et communications diverses, séance de la S. H., 16 décembre 1904, p. 181, reproduit par le *Progrès de l'Oise*.

Historique de l'approbation donnée, malgré le roi Louis XVI, à la prestation du serment devenu obligatoire le 27 novembre 1790. Condamnation du Pape Pie VI. Mgr de la Rochefoucauld remplacé par le constitutionnel Massieu; documents sur la fin malheureuse de cet intrus, aux Archives nat., coté W 251. Mémoire sur les principes en faveur de la Constitution civile du Clergé de France enseignés au Séminaire de Beauvais.

118. — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne*. T. 1^{er}, 877-1216. In-4°. Montdidier, imprim. J. Bellin, 1904.

1905

119. — *La fête patronale de Saint-Georges, à Chevrières, 1905*. Allocution de M. Morel à Mgr Douais. In-8°, 6 p. Extrait du *Progrès de l'Oise*, 12 mai 1905.

120. — *M. le comte Renaud de Moustier*,

duc de la Mothe-Houdancourt. — Extr. du *Progrès de l'Oise*, 14 mai 1905.

Service funèbre du 8 mai 1905, au Fayel. Allocution. — V. ci-dessus, n° 111.

121. — *Nos Ecoles religieuses avant la Révolution.* — *Bulletin religieux* de Beauvais, 22 oct. 1904 et suiv.

Reproduction, en majeure partie, de l'étude citée plus haut, n° 113. Documents à joindre aux *Ecoles...* paru en 1887. — V. n° 23.

122. — *Les Vitraux de Chevières.* — Séance de la S. H., 17 mars 1905. Dates, inscriptions, blason des donateurs, etc.

123. — *Les Tapisséries* sur la vie de saint Cornille et celle de saint Cyprien, qui ornent le chœur de l'église de l'abbaye de Compiègne, d'après Dom Gilleson.

Translation des Reliques de ces Saints. Explication des inscriptions latines.

124. — *Roscelin, chanoine de Saint-Cornille.* In-8°, 32 p. Imp. du *Progrès de l'Oise*. Extr. du *Bulletin* de la S. H., t. XII, 1907. (Pr. V. de l'année, p. 82, 83. Lecture du 16 juin 1905.)

1906

125. — *Chevières. L'inventaire du vendredi 23 février 1906.*

Compte rendu dans le *Progrès de l'Oise*. Il contient la protestation du Conseil de fabrique, la notification du décret du Conseil de Trente (session XXII^e de la Réformation, chap. XI^e) contre les envahisseurs des biens d'église, et ceux qui coopèrent à sa spoliation. Un journal hostile, la *Gazette de l'Oise*, 1^{er} mars 1906, a fait à M. Morel les honneurs d'un entrefilet

intitulé *Cure moyen-âge* et reproduit une longue lettre du 26 février 1906, en réponse au *Progrès de l'Oise*, sous ce titre *Excommunication*. Ce sont des documents pour l'histoire de Chevières, y compris la liste des objets mobiliers enlevés en 1793.

126. — *Une élection d'évêque au XIII^e siècle*. S. H., proc. verb. 1906, p. 25.

Remplacement, à Laon, de Geoffroy de Beaumont, mort le 22 novembre 1271.

127. — *Chevières*. Description des vitraux du 16^e s.

Commentaire présenté au Congrès de Beauvais (juin 1905) et apprécié par des juges compétents. — P. V. de la S. H., 1906, p. 11.

128. — *Congrès des Sociétés savantes*, à la Sorbonne, du 17 au 21 avril 1906. — Compte rendu lu à la séance de la S. H., le 18 mai 1906. — In-8°, 8 p. Impr. du *Progrès de l'Oise*, publié d'abord dans ce journal. P. V. 1906, p. 39-46.

129. — *Chevières*, 13 juin 1906 : Service funèbre de 60^e jour pour M. Hurlé d'Ophove, dont les obsèques eurent lieu à Paris, le 27 août 1906. Allocution (*Progrès de l'Oise*).

130. — Diocèse de Beauvais. *Pèlerinage de Lourdes* (26 août-1^{er} septembre 1906). In-8°, 16 p. Compiègne, E. Levezul, impr.

131. — *Les Calendriers perpétuels de Beauvais, Noyon et Senlis du XIII^e au XVI^e siècle*. — P. V. 1906, t. XV, p. 108. Cf. t. XVI, 1907, p. 13 et suiv. — Cet ouvrage occupa la 1^{re} séance du Congrès de Montpellier, 2 avril 1907. — L'utilité

et la curiosité des calendriers perpétuels y est méthodiquement montrée.

1907

132. — *Note sur les Sires de Tricot, à propos d'un sceau féminin de Gile de Tricot.* — Séance de la S. H., 15 février 1907. Pr.-V., t. XVI, 1907, p. 24.

133. — *Le Congrès des Sociétés savantes à Montpellier, du 2 au 6 avril 1907.* In-8°, 16 p. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*. Pr.-V. 1907, p. 41-57.

Compte rendu et excursions pénétrantes à Maguelonne, Arles, Saint-Gilles, Nîmes, Aigues-Mortes, Tarascon, Avignon et Lyon.

134. — *Les Nonnains de Compiègne.* In-8°, 16 p. Impr. du *Progrès de l'Oise*. Histoire de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes au faubourg Saint-Germain. Pr.-V. 1907, p. 108. Bulletin de la S. H., t. XII.

135. — *L'Abbaye de Saint-Martin-aux-Bois.* In-8°, 83 p. 3 pl. Clermont (Oise). Impr. Daix frères et Thiron.

Esquisse hist. des Abbés. Description de l'admirable église avec ses richesses d'art, spécialement des stalles gothiques dont l'explication savante et précieuse de ces images gothiques simplement grotesques et amusantes nous révèlent tout le symbolisme du moyen-âge. « C'est là le côté tout nouveau et je dirai philosophique qui fait de cette longue description d'accotoires et de miséricordes une sorte de traité des vices et des vertus. » (Baron de Bonnault).

Extrait des Mémoires de la Société arch. et hist. de Clermont, fascicule II.

136. — *Pierres tombales de Chevrières,*

Longueil-Sainte-Marie et Remy. — Caen, Henri Delesque, impr. édit., 34, rue Demolombe, 1907. — Extrait du compte rendu du LXXII^e Congrès archéol. de France, tenu en 1905, à Beauvais.

137. — Diocèse de Beauvais. *Pèlerinage de Lourdes*, du 23 au 28 sept. 1907. — Beauvais, Impr. départementale, rue des Flageots, 1907. In-8^o, 15 p.

138. — *Inventaire du mobilier de l'Hôtel-Dieu de Compiègne.* Pr.-V. séance de la S. H., 19 juillet 1907, t. XVI, p. 119.

Suivent deux autres inventaires, l'un du mobilier livré au prieuré de Saint-Pierre, dont l'église sert aujourd'hui de salle de gymnastique et l'autre du mobilier que l'abbaye de Saint-Corneille donna pour sa ferme de Romigny-en-Tardenois. Ensuite le tarif des droits que percevaient les religieux sur les marchandises et denrées arrivant par eau à Compiègne, ou y passant.

139. — *Le Portrait de François de la Rocque.* — Séance de la S. H., 20 décembre 1907. Pr.-V., t. XVI, 1907, p. 119.

1908

140. — *Maison de la Mothe-Houdancourt.* In-8^o, 28 p. Extrait du Dictionnaire de l'Oise. Paris, libr. Flammarion et C^{ie}; 41, rue du Regard.

141. — *Le Congrès des Sociétés savantes*, à Paris, du 21 au 24 avril 1908. In-8^o, 14 p. Compiègne, impr. du Progrès de l'Oise. Pr.-V. de la S. H. 1908, p. 81-94.

142. — Diocèse de Beauvais. *Pèlerinage de Lourdes*, du 31 août au 5 septembre

1908. In-8°, 16 p. Beauvais, Impr. départementale, 15, rue des Flageots.

1909.

143. -- *Compte rendu des travaux de la S. H. pendant l'année 1908.* — Pr. V. 1909, p. 5-13.

144. -- *Mémoire sur Dom Gilleson et son œuvre.* Pr. V., p. 31.

Ce religieux de Saint-Corneille a laissé une *Histoire de la Ville de Compiègne et de l'Abbaye*, à la publication de laquelle il essaya d'intéresser tous les hauts personnages de l'époque, les gouverneurs attournés de la ville, le supérieur de la Congrégation de Saint-Maur, en France, l'abbé de Saint-Corneille, le duc d'Orléans et de Valois, et enfin le Roi lui-même. Ses quatre volumes d'histoire restés manuscrits sont conservés à la Biblioth. nat. avec quatre volumes de *Mémoires* où il a consigné beaucoup de documents dont les originaux sont aujourd'hui perdus et dont on ne connaît ailleurs aucune copie. — Pr. V. 1909, p. 31.

Dans la séance du 21 mai 1909, l'abbé Morel exposa, d'après le même historien de Compiègne, les épitaphes de six seigneurs allemands blessés le 10 août 1557 à la bataille de Saint-Quentin et dont les tombes se trouvaient à l'Abbaye de Saint-Corneille. (Pr. V. 1909, p. 62).

145. -- *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne.* In-4°, tome deuxième (1218-1260). Paris, Honoré Champion, libraire, quai Malaquais.

146. -- Diocèse de Beauvais. *Pèlerinage de Lourdes*, du 5 au 11 septembre 1909. In-8°, 16 p. Beauvais, Impr. départ. de l'Oise, 15, rue des Flageots.

147. — *La Béatification de Jeanne d'Arc*, 18 avril 1909. In-8°, 16 p. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*. Récit lu à la S. H., séance du 21 mai 1909, et publié dans le *Bulletin*, t. XIII.

148. — *Les Reliques de Cornelmünster et celles de Saint-Corneille de Compiègne*. Séance de la S. H., 17 décembre 1909, t. XVIII, p. 122. — Rapport présenté à Mgr Douais. *Bulletin religieux* de Beauvais, 16 octobre 1909.

1910

149. — *Compte rendu des travaux de la S. H. pendant l'année 1909*. V. procès-verbaux.

Le livre de M. le baron de Bonnault sur *Compiègne pendant la Ligue* y est souligné en termes parfaits.

150. — *Le Congrès des Sociétés savantes* tenu à Paris, du 29 mars au 2 avril 1910. In-8°, 12 p. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*.

M. Morel y a siégé le 1^{er} jour aux côtés de M. Léopold Delisle et présenté une rectification sur la liste des abbés de Saint-Martin-au-Bois, à propos d'Ernoul (1180-1190). — Pr. V. de la S. H., t. XIX, p. 36.

151. — *Les Reliques de Saint-Jacques de Compiègne*. Rapport adressé à Mgr l'Evêque de Beauvais. *Bulletin religieux*, nos des 21 et 28 mai, 4 juin et 16 juin. Procès-verbaux de la S. H., t. XIX, 1910.

152. — *Grand Pèlerinage aux Sanctuaires de Paray-le-Monial, de la Salette, du Puy-en-Velay, de Fourvière et d'Ars*,

du 23 août au 2 septembre 1910. In-8°, 19 p. Impr. J. Bellin, Montdidier.

1911

153. — *Compte rendu des travaux de la S. H. pendant l'année 1910.* — Extr. du *Progrès de l'Oise*, 2 fév. 1911. — Pr. V., t. XX, 5-12.

154. — *Ernaud, abbé de Saint-Martin-aux-Bois.* — Extr. du *Bulletin hist. et philo.* 1910. Paris, Imp. nat., MDCCCXI.

Rectification et discussion archéol. au sujet des trois abbés de ce nom qui, en réalité, n'en font qu'un.

155. — *Les Calendriers perpétuels en usage dans les Diocèses de Beauvais Noyon et Senlis, du XIII^e au XVII^e s.* — In-8°, 101 p. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*. — Extr. du *Bulletin de la S. H.*, t. XIV, p. 305.

156. — Houdancourt. Travaux de l'église. Bénédiction par Mgr Douais, le 12 février 1911. Félicitations aux généreux bienfaiteurs de la Maison de la Mothe-Houdancourt et de MM. Lánglois.

1912

157. — *Cantiques pour les principales fêtes et les divers temps de l'année.* — In-18, 44 p. Impr. Bellin, Montdidier.

1913

158. — *La suppression des droits d'usage des habitants de Jonquières, dans la forêt de Compiègne, en 1664.* In-8°, 11 p.

Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*, 12 septembre 1913.

Désaccord survenu entre le seigneur de Jonquières et les habitants ou masuriers, au sujet des cens et surcens. (Proc. V. de la S.H., t. XXII, p. 91 ; t. XXIII, 11.)

— « Le compte rendu des travaux de la S. H. durant l'année 1913 signale l'emprunt fait au Cartulaire de Saint-Corneille d'anecdotes du XIV^e siècle fort distrayantes : les prérogatives du sergent royal en 1311, le cérémonial de la transmission des pouvoirs au nouveau maire (en 1319), la suppression de la commune et la création de la prévôté à cause du peu de ressources financières de la mairie, la lutte entre un seigneur de la Motte et l'Abbaye de Saint-Corneille, au sujet d'une servitude de chemin, l'inhumation refusée à deux noyés, en 1358, etc... » (P. Escard).

1914

159. — *Le grenier à sel de Compiègne, 1396-1414.* — In-8^o, 12 p. Impr. du *Progrès de l'Oise*. — Extrait du 3^e vol. du Cartulaire de Saint-Corneille. Pr.-V. de la S. H. 1914, t. XXIII, p. 23 à 30.

Historique du droit de saunelage depuis l'an 1206 jusqu'au 14 juin 1396, lors du transfert du grenier à sel à Noyon.

160. — *La Prévôté de l'exemption de Pierrefonds (1354-1748).* In-8^o, 7 p. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*. Séance de la S. H., 20 février 1914. Pr.-V. 1914, p. 34 et 37-41.

161. — *Jean de Fayel, seigneur de Chantilly, 1418-1420.* — *Progrès de l'Oise*, 20 juillet. Pr.-V. 1914, p. 146-151.

Durant trois ans capitaine de la ville de Compiègne, en 1415, il en eut la garde et fut prisonnier des Anglais à la bataille d'Azincourt. — *Progrès de l'Oise*, 20 juillet. Pr. V. 1914, p. 148-151.

162. — *Le Dialège* (ou déalaige, droit d'entrée) *du Poisson de mer à Compiègne*, au xv^e siècle et au xvii^e. In-8°, 8 p. Extr. du *Progrès de l'Oise*.

163. — *Epigraphie du canton d'Estrées-Saint-Denis*. In-8°, 160 p., avec 5 pl. hors texte, dont une de blasons. Compiègne, impr. du *Progrès de l'Oise*. — Extr. du *Bulletin de la S. H.* 1914.

164. — *Jean-François de la Rocque*, seigneur de Roberval et de Poix, vice-roi du Canada. — Avec portrait et documents des Archives nationales. — Œuvre posthume. — *Bulletin de la S. H.* 1914-1920, t. XVI, p. 223-250. (V. *Bulletin de 1892*.)

165. — *Les Saintes Reliques vénérées dans l'église Saint-Jacques de Compiègne*. In-8°. Impr. du *Progrès de l'Oise*, 83 p. Œuvre posthume.

Reconnaissance annotée de ce trésor considérable, inventorié en octobre et novembre 1909, sauvé pendant la guerre des Allemands au presbytère de Chevreux. L'impression, déjà composée en 1914, est restée interrompue par les événements et la mort de l'auteur. Il en avait corrigé les premières épreuves.

L'Histoire de Chevreux, appuyée de nombreux documents, demeure manuscrite dans l'un des 25 portefeuilles de notes que l'esprit de M. Morel, toujours en éveil sur les faits relatifs à notre contrée

et attentif à tout ce qui touche l'érudition ou les arts religieux, a recueillis durant cinquante ans. Sa plume alerte et agile courait comme celle du psalmiste : *calamus scribe velociter scribentis* (Ps. 44, 2). Si de ces feuilles éparses, de ces fiches ou rognures de papier, on tire parti, un jour ou l'autre, notre cher confrère sera le premier à se réjouir outre-tombe d'une nouvelle éclosion de la presse.

Hoc opus, hic labor...

Chanoine PILLAN.
